

DE VISU

Il était une fois dans l'Ouest

Page E 5

CINÉMA

Des photos qui laissent pantois

Page E 9

CAHIER

E

CULTURE



La caverne de Robert Lepage

*La caserne Dalhousie
aura bientôt dix ans
et Robert Lepage veut
doter sa compagnie
d'un lieu permanent
pour présenter ses
œuvres à Québec.*

LOUISE LEBLANC

« On ne joue
pas assez à Québec.
Il y a des shows qui n'ont
même pas été vus
à Québec qu'on voudrait
jouer ici, qui pourraient
jouer longtemps »

Si le rêve de Robert Lepage se réalise, on pourrait assister dès 2009 à des représentations de *La Trilogie des dragons* dans la caverne sous l'autoroute Dufferin. Cette même autoroute pour laquelle on a exproprié les habitants du Chinatown, qui avait servi d'inspiration à... *La Trilogie des dragons*.

ISABELLE PORTER

Québec — Après la caserne, la caverne. « *Mais ça ne s'appellera pas comme ça* », précise le metteur en scène en grimaçant. Il a un autre nom en tête, mais on ne le connaît pas tout de suite. Après avoir laissé longtemps planer le mystère sur ce projet, Robert Lepage a finalement accepté d'en parler au *Devoir*. C'est l'occasion aussi de décrire les enjeux de sa nouvelle création, qui sera lancée le 19 à Newcastle, en Grande-Bretagne, et qu'on pourra voir au Festival TransAmérique le 1^{er} juin. C'est d'abord de ce défi-là qu'il

nous parlera. « *On a à peu près dix jours pour finir le show* », lance-t-il l'air ébahi. Étude sur le thème de la voix, du langage et de la parole, la pièce *Lipsynch* est une conséquence directe du travail du metteur en scène à l'opéra. « *Parfois, les mêmes artisans travaillent sur les productions [de théâtre et d'opéra] et on fait des emprunts*. » Car tout en construisant *Lipsynch*, Lepage bûche sur l'opéra *The Rake's Progress* pour le Théâtre de la Monnaie de Bruxelles (avril 2007). *La Damnation de Faust* et *La Tétralogie* de Wagner sont attendues au Met de New York en 2008 et en 2010. Parce qu'*il n'y a pas de petites années*, nous assure-t-il.

« *Le prologue de Lipsynch est chanté, c'est l'extrait d'un opéra* »,

signale-t-il avant d'ajouter que la soprano anglaise Rebecca Blenkinship, qui avait participé aux *Sept Branches de la rivière Ota* et au *Polygraphe*, est de retour dans *Lipsynch*. L'histoire tourne beaucoup autour de la ville de Londres. « *Londres, c'est la ville du théâtre oral, vocal. C'est aussi une grande ville lyrique, une ville de chanson populaire. C'est la ville de la BBC. La voix, les accents, le langage...* » La version actuelle s'étire sur près de cinq heures; on prévoit que la deuxième mouture en fera neuf. Le temps d'évoquer, entre autres choses, la voix de Dieu ou encore la psychanalyse. Le temps de visiter les Sandinistes au Nicaragua et de parler science avec Stephen Hawking, un personnage doublement intéressant parce qu'il a une voix synthétique.

Visuellement, l'ensemble s'annonce riche et stylisé. Une brochure de la compagnie française qui coproduit l'événement révèle, sur une même scène, un décor futuriste, un métro dont les occu-

pants sont tous vêtus de gris, un Stephen Hawking déguisé en pape. Tout cela se structurera autour de neuf personnages de différentes nationalités.

Les productions d'Ex Machina accueillent de plus en plus de créateurs étrangers. « *Avant, même si nos pièces parlaient de voyages et de choc des cultures, c'est nous qui jouions les Chinois, les Japonais. Mais maintenant, ces cultures-là sont à la base de l'écriture. Sur Lipsynch, on a un acteur qui travaille à Berlin, deux qui sont de Newcastle, un des îles Canaries, une comédienne vient de Valence, en Espagne...* »

Lepage en continu

2007 est décidément une année charnière pour Ex Machina. Le Festival Tchekhov de Moscou présentera quatre de ses spectacles en juillet. Aussi, cela fera 10 ans, le 2 juin prochain, qu'on a inauguré les locaux de la compagnie dans l'ancienne caserne de

VOIR PAGE E 2: LEPAGE

CULTURE

Un Colombien errant



Odile Tremblay

Dimanche dernier, pas question d'aller à Québec sans faire escale à l'exposition de Fernando Botero. Pour sûr, en cette semaine d'inauguration, après une campagne de promotion musclée en présence de l'artiste devant les remparts tout gris, une cohue s'annonçait au chic Musée des beaux-arts sur les plaines d'Abraham.

Mieux valait se lever tôt pour prendre la horde de vitesse.

Surtout en plein Carnaval de Québec, dans une ville envahie par les visiteurs oisifs, en mal d'activités. Assez pour imaginer une ribambelle humaine encapuchonnée devant la porte, se refilant du caribou de main en main histoire de tromper l'attente et le froid.

Et si le Bonhomme Carnaval lui-même, à la silhouette aussi replète et boudinée que les modèles du maître colombien, allait obstruer les salles avec sa cour et ses chiens de traîneau. De quoi être refoulé au portillon, renvoyé à Montréal... bredouille, dépité, en panne d'expo.

D'où la hâte, la course éperdue.

Surprise! En ce beau et frisquet avant-midi de janvier, l'assemblée était clairsemée devant le musée. Le Bonhomme Carnaval trimballait sa bedaine ailleurs ou dormait comme la plupart de ses concitoyens.

Révais-je? Cette rétrospective du peintre le mieux coté du monde, en escale unique au Canada, première du genre au pays, ne constituait-elle pas un gros coup de fustigation de Québec?

Eh! Oh! Ma ville natale serait-elle assoupie sous son bonnet? À moins que les gens de Québec ne se ruent pas comme les Montréalais sur l'événement de la semaine mais s'y pointent à leur heure, une fois la frénésie calmée. Question de rythme. Ou de sagesse. On est si speedé à Montréal... Cette procrastination a du bon, remarquez. Puisqu'en matinée dominicale on ne se marchait pas sur les pieds dans le circuit Botero.

Pas moyen de les rater dès le départ: les œuvres les plus étonnantes du parcours sont ces énormes sculp-

tures de bronze, jadis plantées dans les centres-villes trépidants: Paris, New York, Florence, Madrid, Montecarlo, Buenos Aires, Mexico, etc. À Québec, on les a posées à l'intérieur du musée, toutes masses affalées aux portes des salles.

Vraiment impressionnante, à propos, cette main monumentale. Et la *Femme qui fume*, aux chairs débordantes. On imagine l'impact que connurent ces bronzes sur les places publiques, au milieu du trafic, parmi les piétons pressés et les amoureux enlacés. Ils devaient quand même gagner de la gueule à coucher dehors.

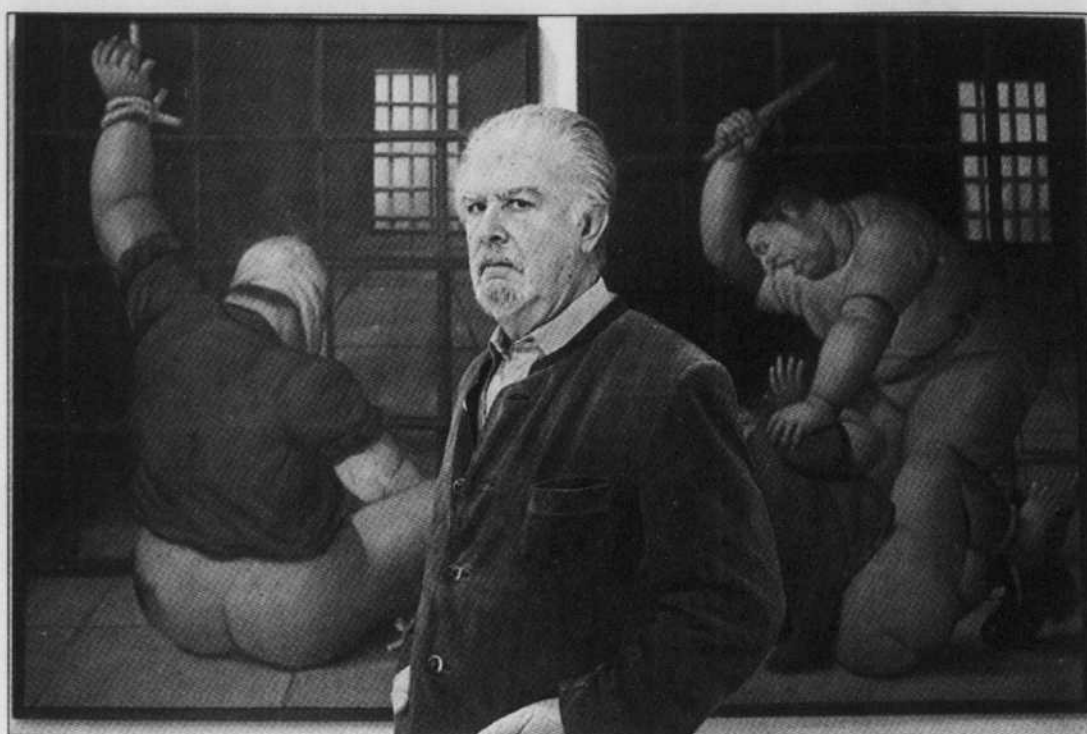
Étrange destin que celui du populaire artiste colombien. Adulé des foules, alors qu'une grande partie de la critique d'art lui reproche un côté décoratif, des redondances de style. Voire son succès commercial. Plagiée, reproduite à l'infini, l'œuvre de Botero est vouée le plus souvent à orner les pages des calendriers. Ces calendriers qui accrochent si fort notre œil, faut dire, et dont on adore tourner les pages à chaque nouveau mois. Décoratif pour le meilleur et pour le pire, Botero, mais plus que ça aussi.

Ces grosses créatures aux visages inexpressifs, venues sa marque de commerce, furent les échelons de son triomphe, certes, mais aussi les barreaux de sa prison. Captif d'une esthétique qu'il eut peut-être envie de jeter souvent par-dessus bord, mais qui formait l'indéfectible style Botero, si coté des collectionneurs. Et comment s'évader d'une cage dorée?

À méditer, toutefois, les propos du conservateur David Elliott, reproduits dans le programme de la rétrospective. Il estime que la «grosseur» des personnages de Botero n'est pas plus un commentaire sur les surpoids et l'obésité que les sculptures «effilées» de Giacometti ne représentent les anorexiques. Question de symboles et d'énergie.

En tout cas, chez lui, l'influence des muralistes mexicains s'impose en évidence. L'Amérique latine constitue un continent artistique qui se rit visiblement des frontières nationales. De fait, dans le film *Batalla en el cielo* du Mexicain Carlos Reygadas, la femme du héros assassin, une actrice non professionnelle, constitue un tel Botero ambulante qu'on en reste tout saisi. Ses modèles arpentent les rues.

Dans cette rétrospective, Botero impressionne surtout par son sens de la composition, son art d'occuper l'espace d'une toile, par-delà ses talents de coloriste... Dans *Le Massacre de 20h15*, par exemple, les lignes fracturées des meubles et des portes expriment davantage la violence aveugle que les corps sanglants au sol.



Fernando Botero devant une de ses œuvres récentes inspirées de la torture dans les prisons d'Abou Ghraïb, en Irak.

De fait, ses œuvres aux thèmes tragiques — sur les réfugiés bafoués, les guerres, la violence domestique, la torture dans les prisons d'Abou Ghraïb — se révèlent plus fortes, moins statiques que ses portraits et ses natures mortes. Extraordinaire, aussi, cette *Femme tombant d'un balcon*, cul par-dessus tête, assassinée sans doute, propulsée vers sa mort.

Botero a beau vivre entre Paris, New York, Montecarlo et Pietrasanta en Italie, le fils de Medellín ne finit plus de témoigner de son berceau. Parcourir son œuvre, lire le récit de sa vie, c'est retrouver derrière sa terre natale de violence et de corruption. Impossible pour Botero de conserver un pied-à-terre en Colombie. L'icône est trop célèbre pour y vivre. Le riche artiste a échappé à un enlèvement à Bogotá en 1994. Un an plus tard, une attaque terroriste a fait sauter à la bombe un de ses bronzes

dans le centre de Medellín. Son fils Fernando Botero Zea, ministre colombien de la Défense au milieu des années 90, empêtré dans un scandale de milliards investis dans la campagne présidentielle, écroué un temps, est recherché en Colombie. Il accompagnait son père à Québec la semaine dernière, jet-setter errant lui aussi, avec les fantômes du cartel de Medellín qui le hantent encore.

Cette rétrospective nous rappelle à quel point l'art, le crime et la politique peuvent être tressés serrés. Derrière ces femmes obèses et ces poires géantes piquées par des vers, une trame sociale surgit. Sous la palette multicolore du peintre suinte la couleur locale d'un pays si dangereux, si rempli de pièges, qu'une de ses gloires culturelles n'aurait jamais l'idée d'y vivre.

otremblay@ledevoir.com

LEPAGE

SUITE DE LA PAGE E 1

compagnie du Vieux-Port de Québec. Dix jours de célébrations sont prévus en lien notamment avec l'Usine C, le TNM et le FTA, en plus d'un spectacle d'envergure à Québec.

L'heure est au bilan et aux rêves. «On ne joue pas assez à Québec. Il y a des shows qui n'ont même pas été vus à Québec qu'on voudrait jouer ici, qui pourraient jouer longtemps», lance le metteur en scène, qui compte aussi attirer un maximum de visiteurs étrangers dans ce qui s'imposera comme un centre de diffusion «international» en plein cœur de la ville.

Pour l'heure, les solos de Robert Lepage (*La Face cachée de la lune*, *Le Projet Andersen...*) sont présentés au Théâtre du Trident, une salle jugée trop petite pour les spectacles à grand déploiement comme *La Trilogie des dragons*, pièce qui avait été présentée, la dernière fois, au Centre de foires, près du Colisée. Quant à la caserne, il s'agit surtout d'un outil de création dont la salle ne peut accueillir que 300 personnes.

Caverne ou pas, Robert Lepage cherche un lieu pour faire voir son travail en continu: «Il y a une chance qui se présente à nous, il y a un lieu vide...» Et d'autres

joueurs sont intéressés. On savait déjà que la compagnie de théâtre jeunes publics Les Gros Becs faisait partie du projet. Or il appert que le Carrefour international de théâtre, dirigé par Marie Gignac, une proche collaboratrice du metteur en scène, est également partant dans le contexte où «le Carrefour a été acculé par le FTA à Montréal et [qu'il] doit se redéfinir».

Lepage a en tête une formule dans le style de l'Usine C avec un plateau «à l'euro péenne» de 650 places pour sa compagnie et une autre salle, plus petite, de 350 places pour Les Gros Becs. «Ce serait un superbe projet. Si

ça marche, ce serait hallucinant! [...] Ce ne sera pas un théâtre administré comme le sont les autres. Il n'y aurait pas de saisons. On irait [en fonction de] la demande.»

Et ce serait pour quand, tout ça? Pas pour le 400^e en tout cas. «2008, c'est un petit peu vite; 2009, c'est plus réaliste, mais ça peut être aussi beaucoup plus tard. Dans le cas de la caserne, c'a pris deux ans de plus que prévu.»

Or, martelé Lepage, on en est encore à un stade exploratoire. «On ne sait pas combien ça peut coûter. Ça peut être l'idée du siècle, mais on peut aussi se retrouver avec une étude de faisabilité qui nous convainc de ne pas nous embarquer là-dedans. [...] Déjà, les gens commencent à parler de ça à la radio et dans les journaux et partent toutes sortes de rumeurs... Mais on ne le fera pas si ça coûte cher. Si ça coûte cher et qu'on ne peut pas se le payer, on ne le fera pas.»

Une prudence qui sonnera sû-



LOUISE LEBLANC

Caverne ou pas, Robert Lepage cherche un lieu pour faire voir son travail en continu.

rement comme de la musique aux oreilles de la mairesse Bouchard, qui est par ailleurs emballée par le projet. Au grand étonnement du principal intéressé d'ailleurs. «J'avoue que, sans la

connaître, en ne connaissant que le personnage et non la femme, j'ai été très critique à son égard parce que je pensais que la culture ne l'intéressait pas. [...] Elle a sa façon à elle de gérer, mais elle écoute les gens. J'ai été très surpris par son ouverture et sa volonté de faire les choses.»

Enfin, au-delà de la mise en scène, de la caserne et de la caverne, Robert Lepage veut renouer avec le jeu. «Il faut que je m'implique de nouveau comme acteur. Je me suis retiré à un moment donné des créations. Au début, je jouais des rôles importants dans *La Trilogie des dragons*. Je dirigeais en jouant.» Le jeu au théâtre mais également au cinéma.

On le verra bientôt dans le nouveau film de Catherine Martin, *Dans les villes*, qui sortira le 22 février. «J'ai réalisé, ces dernières années, que j'aime vraiment me faire diriger par d'autres personnes qui ont des visions différentes du jeu. J'apprends des choses. Je ne résiste pas, je suis une bonne pâte.» Avis aux intéressés: il faudra proposer un horaire conciliant...

Le Devoir

«Et, oui, il fallait de l'audace pour «inventer» un personnage de Virginia Woolf et la situer dans une œuvre singulière... Mais Brigitte Haentjens tire son épingle du jeu et, encore une fois, démontre qu'elle est une metteuse en scène dotée d'une voix unique.»
S. St-Jacques La Presse

«...cette femme de lettres si tourmentée, si fragmentée, incarnée sur les planches par une Céline Bonnier au corps parfois tordu comme un bonsai, laissait aux spectatrices (aux spectateurs, je ne sais pas) un apaisement dans son sillage. On se sentait soutenues par Virginia Woolf, enfantées par ses combats identitaires, fécondées par son exigeante quête de vérité.»
O. Tremblay, Le Devoir

e. Vivre.
de Brigitte Haentjens d'après Virginia Woolf
avec Céline Bonnier,
Marie-Claude Langlois
et Sébastien Ricard

«JE PERSISTE À CROIRE QUE L'APTITUDE À RECEVOIR DES CHOC EST CE QUI FAIT DE MOI UN ÉCRIVAIN»
VIRGINIA WOOLF, *Instants de vie.*

SUPPLÉMENTAIRES
du 6 au 10 février

UNE CRÉATION DE SIBYLLINES EN COPRODUCTION AVEC L'USINE C
DU 23 JANVIER AU 3 FÉVRIER 2007
BILLETTERIE USINE C: 514 521.4493
1345, AVENUE LALONDE

SIBYLLINES THÉÂTRE DE CRÉATION
USINE C CENTRE DE CRÉATION ET DE DIFFUSION (PRODUCTION/PRÉSENTATION)

PHOTOGRAPHIE: ANGELIC PARSETTI / DESIGN: T-BONE

Au THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
du 22 janvier au 24 février 2007

Texte ROLAND SCHIMMELPFENNIG
Traduction Johannes Honigmann et Laurent Muhleisen
Mise en scène THEODOR CRISTIAN POPESCU

Avec SIMON BOUDREAU, EVELYNE BROCHU, GUILLAUME CHAMPOUX,
GAËTAN NADEAU, CRISTINA TOMA

Concepteurs: Magalie Amyot, Manon Bouchard, Michel F. Côté,
Ginette Grenier, Marc Parent, Julie Vérés

Une coproduction du Théâtre de Quat'Sous et de la
Compagnie Theodor Cristian Popescu

Une nuit arabe



Billetterie
514-845-7277
www.quatsous.com

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Lakmé, au-delà des clochettes

CHRISTOPHE HUSS

Parfois, il ne reste d'un opéra qu'un air. *Ebben? Ne andrò lontana* ou *Rachel, quand du Seigneur* ont assuré respectivement la survie dans les mémoires de *La Wally* d'Alfredo Catalani et de *La Juive* de Jacques Fromental Halévy. Il serait facile de réduire *Lakmé* de Léo Delibes, qui prend l'affiche de l'Opéra de Montréal ce soir, au fameux «air des clochettes» chanté par l'héroïne au second acte. Ce serait pourtant une injustice pour un ouvrage qui a su, malgré un désamour certain dans la seconde moitié du XX^e siècle, se maintenir au répertoire.

Lakmé a été écrit par Léo Delibes en 1882 et créé en 1883 à l'Opéra-Comique, où il fêta sa 1500^e représentation en 1960. L'ouvrage a été singulièrement boudé depuis, la réputation de *Lakmé* restant supérieure à sa diffusion sur les scènes du monde, malgré un certain engouement grâce à la rayonnante soprano Natalie Dessay. L'Opéra de Montréal présentera cet ouvrage pour la première fois en version scénique dans une coproduction avec l'Opera Australia de Sydney. C'est d'ailleurs la première collaboration de cette institution avec une maison d'opéra en Amérique du Nord.

Batifolage colonial

Avant de situer l'ouvrage dans le paysage lyrique et musical du

dernier quart du XIX^e siècle français, il faut d'abord en relater l'argument. L'action se situe en Inde à l'époque de la conquête coloniale anglaise. Le brahmane rebelle Nilakantha célèbre des cultes interdits dans un temple secret. Avec sa fille, la prêtresse Lakmé, il prie et s'élève contre les forces de la colonisation.

En compagnie de son esclave, Mallika, Lakmé va cueillir des fleurs de lotus dans le jardin sacré (admirable duo *Viens, Mallika... sous un dôme sacré*). Au même moment, la fille du gouverneur, Ellen, en franchit la clôture, accompagnée de deux officiers, Gérald et Frédéric. Gérald aperçoit sur une table les bijoux sacrés de Lakmé. Il reste sur place pour les dessiner. Survient Lakmé, qui lui demande de fuir mais se sent dévorée par un sentiment passionné (partagé). Arrive Nilakantha. Il voit que l'enceinte du temple a été profanée et se promet de châtier le coupable.

Le décor de l'acte II est la place du marché. Nilakantha, déguisé en mendiant, force Lakmé à chanter la chanson d'une vieille légende (c'est l'«air des clochettes»). Gérald voit Lakmé et se trahit. Nilakantha confie sa fille à son serviteur Hadji et part se venger. Poignardé et laissé pour mort par Nilakantha, Gérald n'est que blessé. Lakmé ordonne à Hadji de l'emmener dans la forêt.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Frédéric Antoun sera Gérald et Aline Kutan Lakmé dans l'opéra de Léo Delibes qui sera présenté par l'Opéra de Montréal à la Place des Arts à compter de ce soir.

C'est dans une hutte, cadre de l'acte III, que Lakmé propose à Gérald de boire avec elle l'eau d'une source sacrée qui assure un amour éternel et permet d'être protégé par les dieux. Mais Frédéric survient et annonce à Gérald que leur régiment part dans une heure. Lakmé revient avec la coupe et voit que l'humeur de Gérald a changé. Elle comprend et, désespérée, avant de lui tendre la coupe, mord en cachette une fleur mortelle. Alors que Nilakantha surgit, Lakmé sauve Gérald en révélant à son père le lien sacré qui l'unit à elle. Lakmé expire, Gérald est effondré, Nilakantha chante l'ascension aux cieux de sa fille.

Attractions orientales

Le roman de Pierre Loti qui servit d'inspiration à *Lakmé* raconte les amours d'un lieutenant de vaisseau et d'une Tahitienne, qu'il doit quitter pour échapper à la tuberculose. On voit que les librettistes Edmond Gondinet et Philippe Gille s'en sont bien écartés. S'ils situent l'action de l'opéra en Inde, c'est que l'orientalisme est devenu, dans la France artistique (et donc musicale) de cette époque, une valeur sûre.

La distanciation géographique de l'opéra remonte déjà à Lully (*Les Indes galantes*), Mozart (*L'Enlèvement au sérail*), Rossini (*L'Italienne à Alger*) et Weber

(*Abu Hassan*). Mais *Lakmé* s'inscrit dans un mouvement d'attraction de son époque pour l'Orient.

Lakmé n'existerait pas non plus sous cette forme sans *Les Pêcheurs de perles* de Bizet, qui se déroule dans l'île de Ceylan. On en profitera pour rappeler à quel point Bizet fut un précurseur dans son choix de sujets. C'est aussi le cas de *Carmen*: quel opéra, avant, s'était intéressé à une ouvrière? Les parallèles entre *Les Pêcheurs de perles* (1863) et *Lakmé* (1883) s'imposent dès les premières minutes des deux opéras: un chœur pour camper la situation, un temple sacré, un duo en apesanteur (deux hommes pour *Au fond du temple saint* chez Bizet, deux femmes pour *Viens, Mallika... sous le dôme épais*) et une prêtresse brahmane qui se signale par des mélodies au loin. La musique du jeune Bizet (25 ans) est évidemment plus fougueuse que celle écrite vingt ans plus tard par son aîné de deux ans. Mais la parenté est évidente.

La différence majeure est qu'entre 1863 et 1883, le traitement de l'orientalisme en musique a fortement évolué. La France est à la pointe de ce mouvement depuis le tournant du XIX^e siècle et les campagnes de Napoléon en Égypte. L'œuvre fondatrice de l'orientalisme musical français est *Le Désert* de Félicien David (1844). À l'opéra, il y

aura, deux ans après *Les Pêcheurs de perles*, *L'Africaine* de Meyerbeer et, surtout, en 1877, *Le Roi de Lahore* du jeune Massenet, que son librettiste Louis Gallet conçoit alors comme un «grand opéra exotique sur un thème indien». 1877, c'est aussi l'année de la création, sur des rives moins lointaines mais tout aussi étrangères, de *Samson et Dalila* de Saint-Saëns.

Cette «externalisation» de l'action est avant tout l'occasion pour les compositeurs de se laisser aller en matière de sensualité des lignes musicales, sous prétexte de modes orientaux. Sur ce point, la différence entre la musique subtile et sinuose de Léo Delibes et le franc Bizet des *Pêcheurs de perles* est patente.

Techniquement, *Lakmé* est aussi un cocktail subtil et parfait d'ingrédients de base de l'opéra de l'époque. Delibes traduit en musique les ressorts du livret: exotisme, conjuration menée par le grand prêtre, amour tragique et aussi intermédiaires légers lorsque les Anglais évoquent leur vision de l'Inde. Il le fait avec un chic exquis et le sens des tournures et de l'orchestration de celui qui a déjà fait merveille dans la musique de ballet mais maîtrise tous les genres de l'opéra. À cet égard, il fait parfaitement exister le personnage de Gérald. Il lui confie notamment un air important, *Fantaisie aux divins mensonges*, une cantilène, *Ah, viens*

dans la forêt profonde, et trois duos avec la belle prêtresse.

C'est à Frédéric Antoun, révélé dans *L'Étoile* de Chabrier, que sera confié ce rôle. Il aura face à lui Aline Kutan, qui a incarné Lakmé sur scène à l'Opéra Arizona, au Michigan Opera, à l'Opéra d'Avignon et à celui de Toulon, en France, de même qu'à Karlsruhe en Allemagne. Randall Jakobsh, qui avait chanté à Montréal en 2003 dans *La Flûte enchantée*, sera Nilakantha. Visuellement, la production sera australienne de A à Z, et Jean-François Rivest se retrouvera pour la première fois dans la fosse de l'Opéra de Montréal.

Collaborateur du Devoir

LAKMÉ

Opéra en trois actes de Léo Delibes sur un livret d'Edmond Gondinet et Philippe Gille, d'après un roman de Pierre Loti. Direction: Jean-François Rivest. Mise en scène: Adam Cook. Décors et costumes: Mark Thompson. Éclairages: Gavan Swift. Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, les 3, 8, 10 et 14 février à 20h. Billetterie: 514 842-2112.

Écoute recommandée: l'enregistrement de Michel Plasson, avec Natalie Dessay dans le rôle-titre (EMI).



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Aline Kutan a déjà incarné Lakmé sur scène à l'Opéra Arizona, au Michigan Opera, à l'Opéra d'Avignon et à celui de Toulon, en France, de même qu'à Karlsruhe en Allemagne.

DU VENT ENTRE

Création THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
Texte EMMANUELLE JIMENEZ
Mise en scène MARTIN FAUCHER

LES DENTS

Avec JULIE MCCLEMENS, HÉLÈNE MERCIER, MACHA LIMONCHIK, MURIEL DUTIL, ÉMILIE BIBEAU, JEAN MAHEUX, GARY BOUDREAU et OLIVIER MORIN.



DU 16 JAN. AU 10 FÉV. 2007
THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI 514 282 3900
3900 rue Saint-Denis, Montréal (Métro Sherbrooke)
WWW.THEATREDAUJOURDHUI.QC.CA

«L'écriture de Jimenez met en scène une juxtaposition de personnages particulièrement bien cernés [...] qui tentent de se retrouver individuellement et collectivement pour mieux exister.»
DAPHNÉ ANGIOLINI, VOIR MONTRÉAL

«À la fois ancré dans notre réalité et si envoûtant que l'on ne saurait en faire le tour en une seule balade.»
ALEXANDRE CADIEUX, LE DEVOIR

«Des personnages étonnants, admirablement interprétés par des comédiens solides»
JOSÉE BILODEAU, ICI

LOUISE LECAVALIER

LONE EPIC / Crystal Pite
LULA AND THE SAILOR / Tedd Robinson
"I IS MEMORY" / Benoît Lachambre

8.9.10. FÉVRIER, 20 h

Salle pierre-mercure / Centre pierre-delaude
Billetterie : 514 987.6919
ADMISSION : 514 790.1245

DANSE
D
DANSE

saison 2006. 2007.

SUPPLÉMENTAIRE
dimanche 11 février, 16 h

TROIS PIÈCES, TROIS FACETTES D'UNE ARTISTE REMARQUABLE ET D'UN IMMENSE TALENT.

«La nouvelle Louise Lecavalier est tout en chair et en acier trempé. Magique.»
(Le Figaro, Paris, 30 nov. 2006)

7 mars, Rouyn-Noranda - 15 mars, L'Assomption
17 mars, Sainte-Thérèse - 20 mars, Sherbrooke
23 mars, Salaberry-de-Valleyfield - 26, 27, 28 mars, Québec
31 mars, Rimouski - 5 avril, Laval

www.dansedanse.net

CULTURE

Confrontée à elle-même



SOURCE DANSE DANSE

ELLE CUMULE la force et le charisme de deux danseuses, mais cette fois elle sera seule sur scène. Après des années de danse fulgurante au sein de *La La Human Steps*, Louise Lecavalier s'est donné le défi de danser en solo. L'idée l'angoissait et la séduisait tout à la fois. Cette icône adulée des publics du monde entier ne traçait-elle pas déjà une voie unique? N'incarnait-elle pas déjà naturellement la figure de soliste? Il lui aura fallu deux nouvelles pièces pour s'en rendre compte... Dans *Lone Epic* et *I Is Memory*, commandés respectivement à Crystal Pite et Benoît Lachambre, elle se retrouve donc seule avec elle-même, confrontée à des styles et à des rythmes qu'on lui connaît moins. Oubliez son impétuosité légendaire; ici, c'est plutôt la fibre théâtrale et la lenteur des micromouvements qui sont exploités. Les deux nouvelles pièces sont entrecoupées d'un extrait en reprise du duo *Lula and the Sailor* (avec Éric Beauchesne) créé par le chorégraphe ontarien Tedd Robinson en 2002. Au Centre Pierre-Péladeau les 8, 9, 10 février à 20h et le 11 février à 16h.

Une pièce en forme de livre

C'est presque dans l'ordre des choses. Après avoir créé des danses analysant le processus qui les ont vu naître, l'ultime étape consistait à analyser ce processus... hors même de la danse, à travers l'écriture.

Document 4, dernier chapitre de la série *Encyclopaedia* de Lynda Gaudreau, prend donc la forme, du moins pour le public québécois, d'un... livre, accompagné d'un CD, qui aborde les questions que la chorégraphe et ses collègues artistes ont à cœur: comment produire une chorégraphie sans contenu? Quel est le potentiel du mouvement? À partir de quand y a-t-il chorégraphie?

Tout cela semble bien abstrait et aride à première vue, mais le mérite du livre tient justement à sa clarté. Les artistes du corps et du geste prennent la parole pour exprimer leurs intentions, leurs doutes, leurs quêtes. Le texte de Bojana Cvejic, surtout, décortique

les outils, les motifs et d'autres éléments qui articulent une création en devenir.

Encyclopaedia s'est d'abord décliné en spectacles (*Documents 1 à 3*) qui décortiquaient le corps et le mouvement et intégraient des fragments d'œuvres d'artistes issus de différentes disciplines. Dès le *Document 3*, la chorégraphe a essayé de capter l'instant qui précède l'action dansée. Qu'est-ce qui a lieu avant que la danse n'advienne? Cette question s'est radicalisée pour *Document 4*, qui a réuni un groupe d'artistes québécois et européens en laboratoires de recherche en Belgique et en Allemagne, dont ont découlé ce livre et un CD des compositions pour tourne-disque de Martin Tétrault.

On peut se le procurer à la Société des arts technologiques ou en prenant contact avec la compagnie (debrune@videotron.ca).

F. D.

FRÉDÉRIQUE DOYON

L'improvisation dansée a la cote. On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur l'offre de spectacles depuis le début de l'année. Un quatrième rendez-vous à haute teneur improvisée, *Chalk*, prend l'affiche cette semaine à Tangente. Si bien que, dans le milieu, on parle du mois de l'improvisation... Phénomène ou coïncidence?

«C'est le mois de l'impro à Montréal», s'exclame Andrew Harwood, le grand gourou canadien de l'improvisation. *Quatre shows d'impro professionnelle presque quatre fois de semaine de suite, c'est du jamais vu!*

Loïn d'être nouvelle, cette pratique existe depuis longtemps. Elle était notamment au cœur de la révolution américaine de la danse issue du mouvement du Judson Church aux États-Unis, dans les années 60-70. Elle avait alors une autre intention, celle de dépouiller la danse, justement, de toutes les intentions qu'on lui avait prêtées jusque-là. Cette quête d'«indifférence» du geste dansé se distingue de l'investigation actuelle de l'impro.

Mais peu importe leurs motivations, les improvisateurs cherchent dans le feu de l'instant une forme de renouvellement, d'enrichissement de leur pratique et de leur vision de la danse. «Ça alimente la recherche et la création», indique M. Harwood. Ce qui explique peut-être son attrait pour l'art de la danse, en perpétuelle redéfinition.

«Ce qui est intéressant, c'est la liberté, la créativité que ça va chercher chez l'interprète», pense Daniel Soulières, directeur artistique de la compagnie Danse-Cité, laquelle fête ses 25 ans. Il danse encore ce soir dans *Treize lunes*, un spectacle d'improvisa-



NICOLAS RUEL

Treize lunes veut d'abord approfondir les liens qui unissent la danse et la musique actuelle et développer la conscience musicale chez les danseurs.

LES ATTRACTIONS ÉTRANGES / DU 7 FÉVRIER AU 7 MARS 2007

LES ARTS MULTIMÉDIAS ET ÉLECTRONIQUES

8015.MULTI

8015

EE

LES ATTRACTIONS ÉTRANGES / DU 7 FÉVRIER AU 7 MARS 2007

LES ARTS MULTIMÉDIAS ET ÉLECTRONIQUES

8015.MULTI / STUDIO OTSUN / MÉGUSE / 501 RUE DE SAINT-VÉLIER EST / QUÉBEC

418.864.7958 / WWW.ACCORDMULTI.LOIS

LES PRODUCTIONS rectorverso

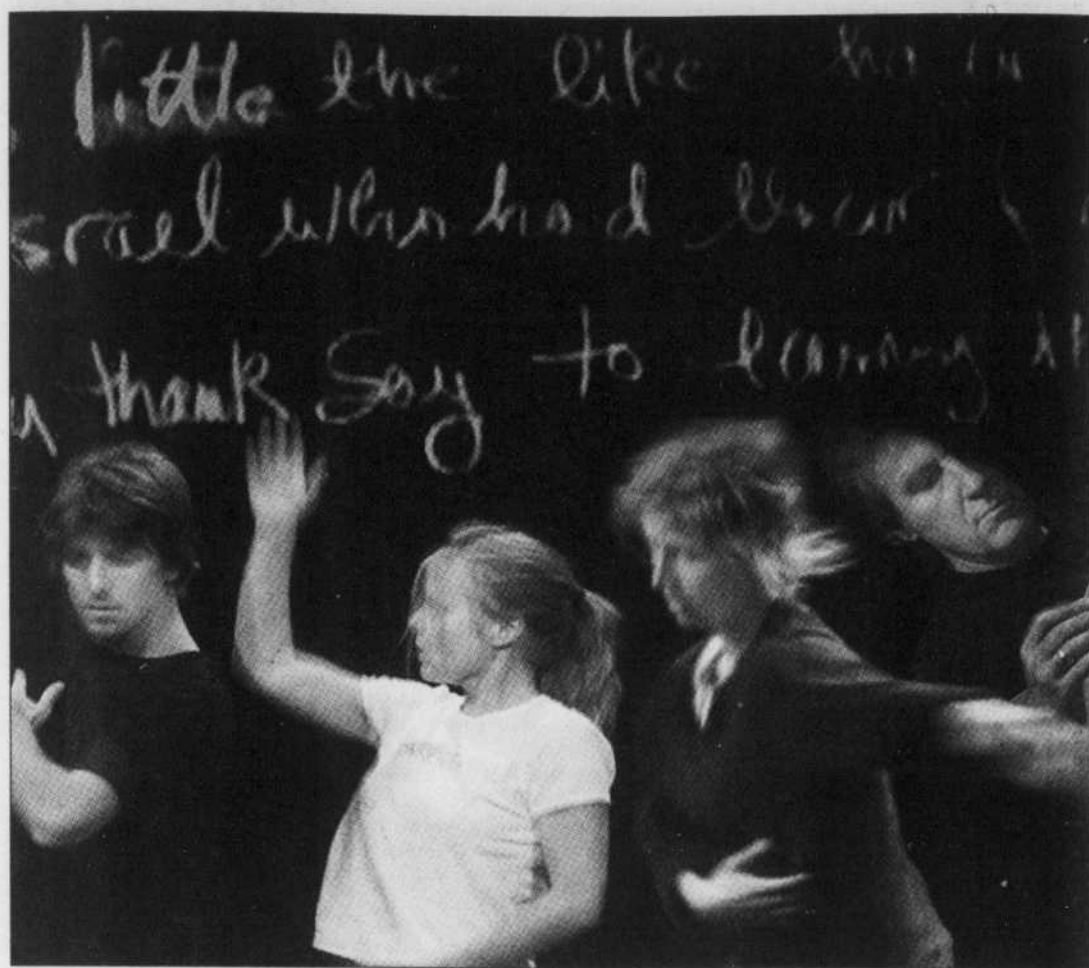
LES ARTS MULTIMÉDIAS ET ÉLECTRONIQUES

8015.MULTI

8015

EE

DANSE

En quête de l'instant
À Tangente et au Monument-National,
l'improvisation mène la danse

BOB BERGNER / MICHAEL REINHART

Le tableau noir trônant dans la salle de répétition a donné son titre à *Chalk*.

tion qui réunit 10 danseurs et 10 musiciens (on a rarement droit à une distribution de cette envergure!), inspiré des Événements de la pleine lune qui ont lancé la compagnie en 1982 et ponctué son histoire jusqu'en 1986, puis en 1993 et en 2003.

«Ces créations spontanées font appel à toute une gamme de sensations, d'émotions, qui ouvrent des filons de création qu'on est surpris

de voir surgir et qu'on peut développer par la suite.»

L'impro, «c'est la concentration sur le présent, sur l'instant», affirme pour sa part Robert Bergner, le concepteur de *Chalk*, une improvisation à cinq joueurs qui mélange tous les modes d'expression artistique: musique, danse, texte, dessin, éclairage, sculpture. «C'est l'ouverture à ce qui se passe autour et à l'intérieur de soi-même et la réponse qu'on choisit de donner à ça, sans contraintes prévues», ajoute-t-il.

Pour toutes ces raisons d'ailleurs, l'impro s'inscrit au cœur du processus de création de la grande majorité des chorégraphes. Mais entre le déversement de mouvements bruts et la chorégraphie finie, il y a un fossé... «Le chorégraphe choisit ce qu'il conserve, alors que là on est responsable de la matière à livrer», nuance M. Soulières.

Transmission, échanges

Ce dernier insiste: comme Les Événements de la pleine lune, *Treize lunes* veut d'abord approfondir les liens qui unissent la danse et la musique actuelle et développer la conscience musicale chez les danseurs. «Ça permet de développer des affinités — encore aujourd'hui», souligne-t-il.

L'idée de reprendre le même concept qu'il y a 25 ans s'est enri-

chie d'une autre mission: tendre la main à la jeune génération d'artistes et lui transmettre ce savoir et ce plaisir de la danse improvisée qu'elle affectionne déjà.

D'où la présence d'anciens joueurs et de jeunes premiers dans le spectacle, qui déploie une suite de 10 tableaux improvisés autour de structures, de canevas de jeu préétablis, le tout déployé sans paroles ou presque.

Dans *Chalk*, des répétitions conduites autour d'objets, de thèmes ou de consignes ont aussi précédé les représentations de cette semaine. Le titre vient d'ailleurs du tableau

noir qui trônait dans la pièce ou le groupe répétait, dans le cadre d'une résidence au New Hampshire, l'été dernier. «Pour une raison ou une autre, c'est devenu une partie de ce qu'on faisait», raconte M. Bergner. Et ça rejoint le thème de l'improvisation parce que, avec une craie sur un tableau, on peut écrire des choses et les effacer ensuite, même le plus beau dessin disparaît dans l'instant.»

Le Devoir

TREIZE LUNES

Ce samedi
au Monument-National

CHALK

Du 8 au 11 février à Tangente

le groupe de **la veillée**

présente

9 DERNIÈRES!
SUPPLÉMENTAIRE
DIM. 4 FÉV. À 15 H
COMPLÈT LES 3 ET 8 FÉV.

Antilopes

D'HENNING MANKELL

Une performance admirable, un affrontement torride [...] Un morceau choisi qui vaut le déplacement! À voir!

Francine Grimaldi, Radio-Canada

C'est magnifique! Un texte magnifique, cynique, terrifiant... Allez-y, Mankell, un homme peu banal!

Hélène Pedneault, TéléQuébec

Portrait caustique d'un couple de coopérants. La mise en scène propulse la détresse des personnages qui se sont faits prisonniers de l'Afrique. Et Mankell nous entraîne dans un voyage loin d'un exotisme à la National Geographic.

Sylvie St-Jacques, La Presse

Une écriture dramatique étonnante. Serrée, nerveuse [...] Singulière parole théâtrale dont on souhaite le plus tôt découvrir d'autres incarnations.

Michel Bélaï, Le Devoir

Antilopes is distinguished by an acute sense of irony and a signature acting style that's fluid, yet very precise. Danielle Lépine and Gabriel Arcand combine for an astonishing pas de deux and the arrival of Paul Doucet as the new Bwana is worth the wait.

Matt Radz, The Gazette

[...] il faut courir aller voir cette pièce, c'est un beau, beau moment théâtral.

Marie-Anne Poggi, Radio Ville Marie

Antilopes. Chocs culturels [...] Le texte de Mankell siège sur des crises existentielles. Ce qui en fait un magnifique défi d'acteur.

Marie-Claude Marsolais, Voir

Mise en scène **Carmen Jolin**

Avec **Gabriel Arcand, Danielle Lépine, Paul Doucet**

Traducteur **Gabrielle Rozsaffy** avec la collaboration de **Bernard Chartreux**

Concepteurs **Jean-François Labbé, Marie-Michèle Mailloux, Euterke**

il était ON JOUE AU [PROSPERO]

1371, rue Ontario est billetterie 514 526 6582 admission 514 790 1245 www.laveillee.ca.qc

USINE ©

DU 19 AU 24 FÉVRIER 07

WERTHER!

GRUPPE STEMANN (ALLEMAGNE)
EN ALLEMAND AVEC SURTITRAGE EN FRANÇAIS

D'APRÈS JOHANN WOLFGANG VON GOETHE
MISE EN SCÈNE NICOLAS STEMANN
INTERPRÉTATION PHILIPP HOCHMAIR

À L'ÈRE DE LA VIDÉO ET DE L'ECSTASY,
QUEL SENS A LE ROMAN DE GOETHE SUR
LA MALADIE D'AMOUR DU JEUNE WERTHER?

INFOS AU WWW.USINE-C.COM
GUICHET 514 521 4493
ADMISSION 514 790 1245 / WWW.ADMISSION.COM

« Le monologue exaltant d'un Werther saisissant, brûlant et fiévreux. »

Nathalie Chéret, DNA

CULTURE

DE VISU

Il était une fois dans l'Ouest

TOMBER EN PÂMES

Geneviève Chevalier
Maison de la culture
de Notre-Dame-de-Grâce
Jusqu'au 4 mars

RENÉ VIAU

Tomber en pâmes, c'est tomber dans les pommes, basculer d'un coup et découvrir, avec Geneviève Chevalier, un lieu imaginaire qui semble flotter entre hier et aujourd'hui. Alliant histoire et art contemporain, l'artiste revisite, pour y croquer à belles dents, l'histoire d'un coin de Montréal. «*Mon installation a pour thème le passé agricole du quartier Notre-Dame-de-Grâce — ses fameux melons de Montréal et ses vergers — ainsi que ses demeures canadiennes-françaises*, explique Geneviève Chevalier. *Les dernières qui subsistent sont décalées par rapport à la grille de développement urbain caractéristique du quartier.*»

Les pommes, elles sont tout devant en entrant dans la salle d'exposition de la Maison de la culture de Notre-Dame-de-Grâce. Les branches noueuses d'un pommier semblent vouloir faire éclater les murs d'un cube blanc. Au sol, des fruits de plâtre ont roulé. Devant nous, incontournable en panoramique, la tranchée de l'autoroute Décarie, où circulent des milliers de voitures, remplit les fenêtres. Le présent surgit alors brutalement pour servir de toile de fond à cette installation-sculpture dont l'autre volet se compose de plans inclinés en diagonale, évoquant des murs ou des clôtures. Ce passage encadre une table fracassée. Des melons sculptés en plâtre jonchent le sol aux côtés d'éclats d'assiettes. Associés à une idée de choc et de cassure mais aussi de banquet sous les arbres, ces melons font référence aux cultures maraichères qui étaient au début du XX^e siècle la spécialité de ce terroir. «*J'ai imaginé une scène, dit-*



Tomber en pâmes, de Geneviève Chevalier: les branches noueuses d'un pommier semblent vouloir faire éclater les murs d'un cube blanc. Au sol, des fruits de plâtre ont roulé...

elle, un peu comme si ces fameux melons, si réputés pour leur poids

et leur goût, avaient cassé la table car ils étaient trop lourds.»

Une interrogation sur la qualité de vie

La référence à l'architecture se prolonge dans quelques photos de vieilles maisons centenaires encore bien solides. Toit dentelé de bois, balcon festonné, les vieilles briques du 3761 de la rue Vendôme semblent se perdre à travers les maisons familiales construites autour entre 1910 et 1920. Avec ses lamiers excédant la façade, une ancienne maison «canadienne» voisine s'affiche en rose. C'est la maison Décarie. Elle est accolée à cet ancien sentier sinueux emprunté par les Amérindiens, puis chemin de diligence, qui est devenu la Côte-Saint-Antoine. Cette vieille demeure témoigne encore de la tranquillité champêtre de l'ancien

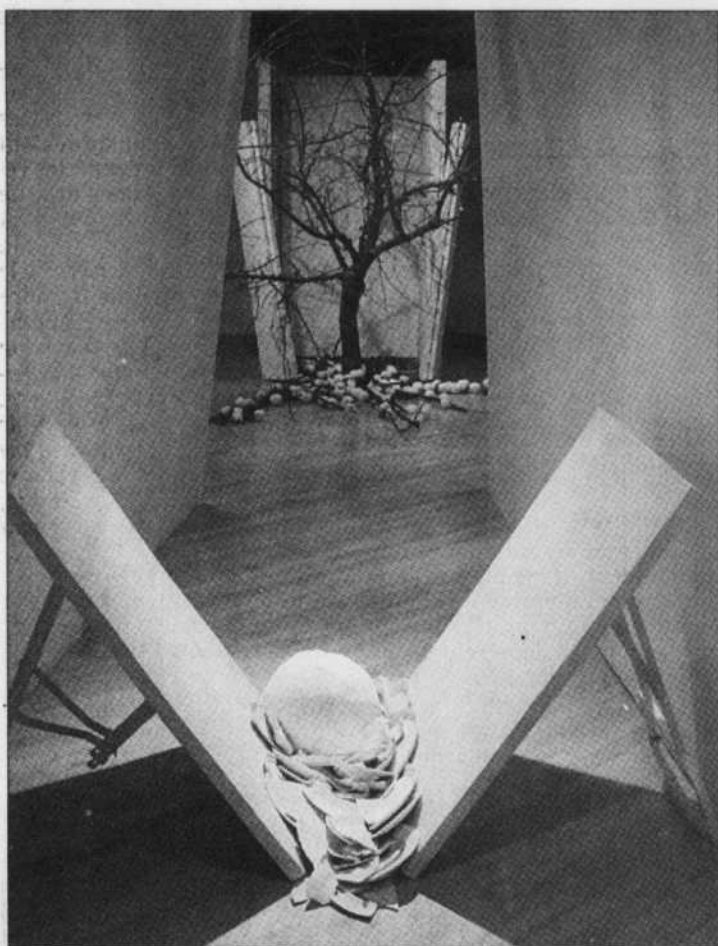
village de Notre-Dame-de-Grâce. «*Ces maisons étaient orientées vers le fleuve*, explique Geneviève Chevalier. *C'est pour cela qu'elles sont décalées par rapport aux rues actuelles, tantôt en retrait, ailleurs très proches.*» Ces coteaux descendant lentement vers les rives éloignées était célèbres pour le melon que l'on y cultivait et que l'on exportait jusque dans les grands hôtels de New York. Avec l'annexion du village à Montréal en 1910, Notre-Dame-de-Grâce devient peu à peu une banlieue verdoyante, puis un quartier du Grand Montréal. Difficile d'imaginer que les terres si bucoliques où les Décarie et d'autres veilles familles de «NDG» faisaient pousser ce melon savoureux étaient situées là où passe aujourd'hui cette autoroute dont le tracé, à la fin des années 60, a déchiré le tissu urbain du quartier.

Geneviève Chevalier ne recourt pas aux photos nostalgiques ni aux archives. Son idée n'est pas tant de documenter avec érudition le passé du quartier et son évolution que de nous transmettre visuellement certaines de ses marques. Lançant ces pistes, elle nous parle de la course du temps. Avec une facture contemporaine, son installation nous ramène au clivage entre rural et urbain, à une interrogation sur la qualité de vie et sur notre contact avec la nature en ces temps où l'écologie nous préoccupe. Nous rapprochant de racines au vert qui ne semblent plus grâce à elle si lointaines, l'œuvre à partir des fragments

qui la composent fait se télescoper l'ici et maintenant à la mémoire qui affleure.

Maintenant installée dans les Cantons-de-l'Est, Geneviève Chevalier, 29 ans, originaire de la Côte-de-Beaupré près de Québec, a vécu quelques années dans le quartier. Cette idée de s'inspirer du Notre-Dame-de-Grâce du tournant du siècle dernier lui est venue un peu par hasard. «*J'habitais pas loin de la rue Old Orchard. Ce nom m'a fait réfléchir. Ces indices nous disent ce qu'il y avait auparavant mais souvent on ne les voit pas. J'ai eu envie de les retrouver, de recréer les liens.*»

Collaborateur du Devoir



SOURCE MAISON DE LA CULTURE NDG

Une partie de l'installation-sculpture de Geneviève Chevalier: une table fracassée.

Danse contemporaine

Tangente

www.tangente.qc.ca
940 Grande Rue Est, Montréal

CHALK 8, 9, 10 février 20h30 et le 11 février 2007 16h

de Robert Bergner, Paul Matteson, Pamela Newall, Michael Reinhardt, Lin Snelling

Billetterie : 514 526 1500

L'AMOUR
est un opéra muet

D'après *Cosi fan tutte* de Mozart
Maîtrise d'œuvre Jean Asselin
Direction musicale Normand Forget

OMNIBUS
le corps le théâtre
pontaëdre

du 13 février au 3 mars 2007, 20 heures

SPECIAL 2 POUR 1 Vendredi 23 et samedi 24 février
spectacle à 17 heures suivi d'une rencontre avec les artistes: 1 place achetée, 1 place offerte

Billetterie : 514.521.4191 Tarif régulier: 30 \$, étudiant: 20 \$
Prévente : 2 billets pour 30 \$, valables du 13 au 18 février 2007
1945 rue Fullum, Montréal Frontenac // www.mimeomnibus.qc.ca

OSPARCO LIBRE 25 ans

Québec Montréal LE DEVOIR

LA SÉRIE CINQUIÈME SALLE

MULTI-PRÊTS PRÉSENTE
PEGGY BAKER
DANCE PROJECTS
TORONTO

3 [PREMIÈRES MONDIALES]
14 AU 17 FÉVRIER 2007

DIRECTION ARTISTIQUE : PEGGY BAKER

Dreaming Awake, un solo de Melissa Ferley créé sur mesure pour Peggy Baker, met en valeur le puissant physique et la précision du geste qui caractérisent cette artiste. Puis, une toute nouvelle œuvre de Peggy Baker, ici chorégraphiée et interprétée, est exécutée en silence. Enfin, James Kudleka met en mouvement *A Woman By A Man*, un duo inédit, pour Peggy Baker et Larry Hohn. Coproduction avec la Place des Arts. Directeur de la programmation : Michel Gagnon.

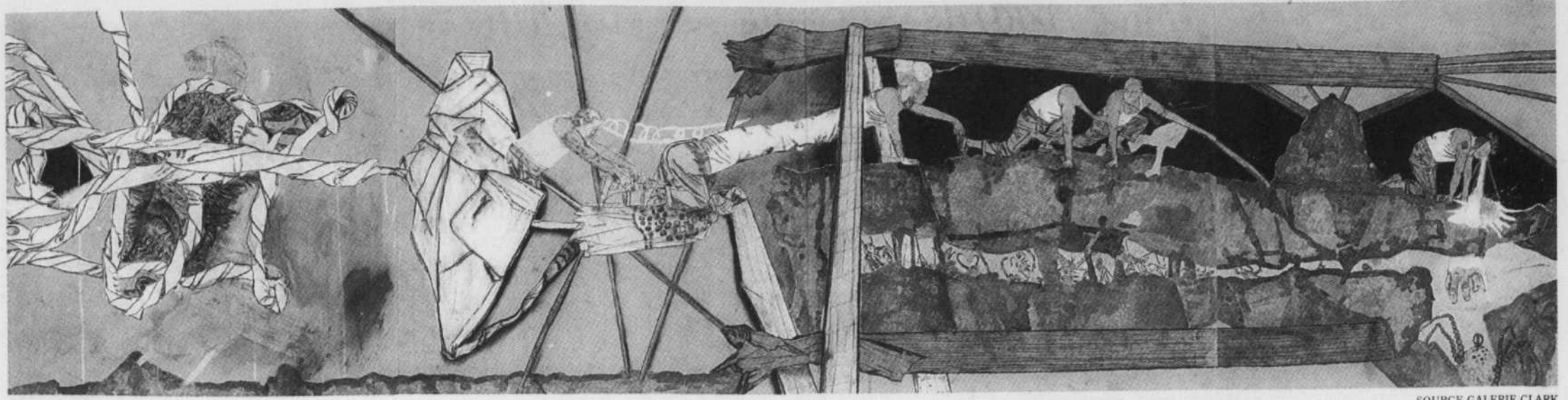
TARIFS : 28 \$* (adulte) 18 \$* (étudiant)
*par spectacle, taxes et redemptions incluses

Multi-Prêts Place des Arts LA PRESSE

RÉSERVEZ VOS BILLETS DÈS MAINTENANT
514 842.2112 • 1 866 842.2112 • www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790.1245

Photo: Cylla von Tiedemann

DE VISU



Orage et forêt, de Max Wyse

SOURCE GALERIE CLARK

Les inflorescences indéfinies du Centre Clark

La critique d'art Sonia Pelletier a voulu souligner le soutien inconditionnel de ce centre d'artistes à l'art dit « pictural »

INFLORESCENCES

Michel Herrera et Max Wyse
Jusqu'au 17 février
Galerie Clark
5455, avenue de Gaspé

MICHEL HELLMAN

Inflorescences, une exposition simple mais efficace, inaugure la saison 2007 du centre Clark. Ce parcours-hommage (la galerie a décidé de célébrer en grande pompe ses 18 ans et toute la programmation 2006-07 reflète cet anniversaire) a été organisé par la critique

d'art indépendante Sonia Pelletier et rassemble les œuvres du Canadien Max Wyse et du Français Michel Herrera. Ces deux artistes ont, en apparence, très peu en commun, mais leurs démarches picturales sont liées ici par une même recherche esthétique.

Le mot « inflorescence » est un terme botanique. Il désigne la disposition que prend un groupe de fleurs sur la tige d'une plante (le type d'inflorescence varie selon la plante: il peut être « défini » ou « indéfini »). C'est un mot poétique qui pique l'imagination et, dans le contexte de cette exposition, il prend une dimension sym-

bolique. À travers ce parcours, Sonia Pelletier a voulu souligner le « soutien inconditionnel » du Centre Clark à l'art dit « pictural », c'est-à-dire la peinture et le dessin. En revisitant l'ensemble de la programmation de Clark depuis 18 ans, explique-t-elle, j'ai observé que le centre a toujours soutenu et présenté des œuvres picturales, particulièrement celles provenant des artistes de la relève. Et ce, bien qu'à certains moments récents dans l'histoire la peinture ait été décrétée comme étant dans un état de crise ou dans un cul de sac. Cela n'a semblé-il jamais être le cas chez

Clark, où la peinture est presque devenue une tradition.

Ainsi, contrairement aux autres centres d'artistes qui privilégient en général les œuvres plus « expérimentales » (comme les installations, les performances, les vidéos ou les sculptures *in-situ*), Clark a toujours accordé dans sa programmation une place importante aux pratiques du dessin et de la peinture, considérées comme plus « traditionnelles ». En défendant les œuvres picturales contre certains courants et théories dominants « à certains moments récents de l'histoire », le Centre Clark a donc fait preuve d'une certaine vision, ce

qui lui donne aujourd'hui, avec le mouvement du « retour à la peinture », une place d'avant-garde, les caprices de la mode dans le milieu de l'art contemporain étant difficiles à cerner... La galerie est ainsi en mesure de jouer le rôle de la « tige » permettant « l'inflorescence » des artistes de la relève.

Une tapisserie de Bayeux surréaliste

Pour illustrer cet aspect, la commissaire a choisi de mettre en parallèle les œuvres de Max Wyse (qui a déjà effectué une résidence au Centre Clark). Ces deux artistes présentent donc deux séries de dessins récents — des encres sur papier dans le cas d'Herrera et des techniques mixtes (qui font d'ailleurs un peu penser au travail de Neo Rauch, que l'on a pu voir récemment au MAC) dans le cas de Wyse.

Les œuvres ont été disposées les unes à côté des autres et se suivent dans une espèce de longue frise qui fait le tour de la galerie. À première vue, cela ressemble à un *storyboard* ou à une bande dessinée (un téléviseur placé au centre de la salle diffuse des dessins animés de Michel Herrera renforce cet aspect). Beaucoup de visiteurs commentent leur visite en longeant le mur de gauche pour finir par celui de droite, notre sens de lecture occidental habituel, comme s'ils s'attendaient à découvrir un récit quelconque dans cette succession d'images. Cette présentation, qui confère à l'ensemble des œuvres un air de tapisserie de Bayeux surréaliste, donne au parcours un rythme assez harmonieux. Les deux artistes n'ont pas du tout le

même style — ni, apparemment, les mêmes préoccupations. Herrera est plus engagé politiquement, mais cela n'apparaît pas du tout à travers les œuvres présentées ici; ses dessins, qui mettent en scène un enchevêtrement de formes humaines, font penser à un croisement entre le genre de grillo-bouillages inconscients que l'on fait lorsque l'on parle au téléphone et un exercice d'écriture automatique visuelle. Les œuvres de Max Wyse sont moins délicates, plus expressives, mais aussi plus sombres. Elles sont réalisées sur des feuilles d'acrylique et présentent un univers étrange où s'entremêlent corps humains et formes animales. Mais malgré les différences, les dessins de ces artistes se complètent parfaitement. Les personnages chez l'un semblent devenir créatures organiques chez l'autre, et vice-versa. Les liens, les relations, les significations se tissent subjectivement dans l'imagination du spectateur.

Dans le communiqué de presse, la commissaire décrit cela en utilisant un autre concept, inspiré lui aussi du vocabulaire végétal mais qui renvoie cette fois-ci à la philosophie de Deleuze: elle parle d'une « organisation rhizomique ». À l'origine, un rhizome est une racine, ou tige souterraine, qui se développe chez certaines plantes et devient, à l'air libre, une autre plante. Selon la définition que l'on peut trouver sur Wikipedia, le rhizome « se définit comme un système d'alliance en perpétuel devenir ». C'est donc une belle interprétation du processus de création qui renvoie à l'autre aspect de ce parcours-«hommage»: la collaboration, l'association et la rencontre. Des qualités que le centre a su encourager lors de ses 18 ans d'existence.

Collaborateur du Devoir

MICHAEL FERNANDES

One potato, two potato... it's your life...

Du 8 février au 31 mars
Mardi au samedi : midi à 18h

VERNISSAGE et PERFORMANCES
de l'artiste : le jeudi 8 février à 17h30
(Les performances commencent à 18h)

Entrée gratuite

Dans le cadre du Rallye-Expos de Vues d'Afrique

mai

MAI (Montréal, arts interculturels)

3680, rue Jeanne-Mance
Montréal, QC H2X 2K5
T. 514 982-3386
www.m-ai.qc.ca

Arts Visuels Arts Visuels

VISITE GUIDÉE
en compagnie
de l'artiste :
le samedi 10 février
à 14h

Montréal Québec LE DEVOIR



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Gilles Mihalcean

Transgression d'un genre

21 janvier - 29 avril

07
Hiver

La nature du travail

Œuvres de l'école de Barbizon

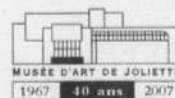
Originale et mise en circulation par le Agnes Ethier/Agnes Art Centre

21 janvier - 22 avril

Serge E. Jongué

Totem : la messe américaine

21 janvier - 22 avril



1967 40 ans 2007

145, rue Wilfrid-Corbell
Joliette (Québec) CANADA
(450) 756-0311
www.musee.joliette.org

Mercredi au dimanche, 12 h à 17 h

Québec

Joliette

FRANÇOIS VINCENT

ŒUVRES RÉCENTES

JUSQU'AU 10 MARS 2007

WWW.GALERIESIMONBLAIS.COM

EMPLOYÉ(E) DEMANDÉ(E)

temps plein
temps partiel

Collectif en arts visuels et médiatiques
EXPOSITION du 2 au 20 Février

Vernissage (avec The In & Outs comme band invité):
Vendredi le 2 Février à partir de 18H00

Heures d'ouverture:
Jeudi et vendredi de 13H00 à 21H00
Samedi au mercredi de 13H00 à 18H00

Artistes:
Aurélié Lévesque-Gauvin, David Lamoureux Lemieux, François
Cari Duguay, Geneviève Roy, Jonathan Dupuis, Karine
Fréchette, Marianne Pon-Layus, Maude Bernier-Chabot, Sandra
Lavoie, Violène Ponce

Local:
3259, Ste-Catherine Est
Montréal, Québec
(métro Papineau, autobus
34 dir. Est, arrêt Dézary)

l'art passe à l'est
www.art-passe-est.com
courrier@art-passe-est.com
514-300-1842

www.art-passe-est.com/employeedemandee

ANTOINE Plamondon

1804-1895 Jalons d'un parcours artistique

Découvrez le parcours artistique d'un des plus influents peintres québécois du 19^e siècle



Jusqu'au 1^{er} avril 2007

Cette exposition est organisée et mise en circulation par le Musée national des beaux-arts du Québec, société d'État subventionnée par le ministère de la Culture et des Communications du Québec. Elle a aussi reçu le soutien financier du Programme d'aide aux musées du ministère du Patrimoine canadien.

LA PRESSE

MUSÉE McCORD

The Gazette

690, rue Sherbrooke Ouest (angle Victoria)



la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

Du 3 février au 18 mars 2007

EN CONSTRUCTION

Regard contemporain sur
l'architecture et les espaces construits

Thomas Corriveau
Martin Désilets
Guillaume Lachapelle
Sean Whalley

Dans la salle de projet :
Lise-Hélène Larin —
Glissements de terrains

VERNISSAGE avec les artistes :
Le dimanche 4 février à 14 h

Info : (514) 630-1254

CULTURE

EXPOSITIONS

Bienvenue à « Cohencity » et à « Farleyville »

Deux regards glaçants sur l'architecture

POINTS D'ACCÈS

Lynne Cohen et Denis Farley
Parisian Laundry
Jusqu'au 25 février

EFFETS DE SERRE

Denis Farley
Galerie Graff
Jusqu'au 10 mars

RENÉ VIAU

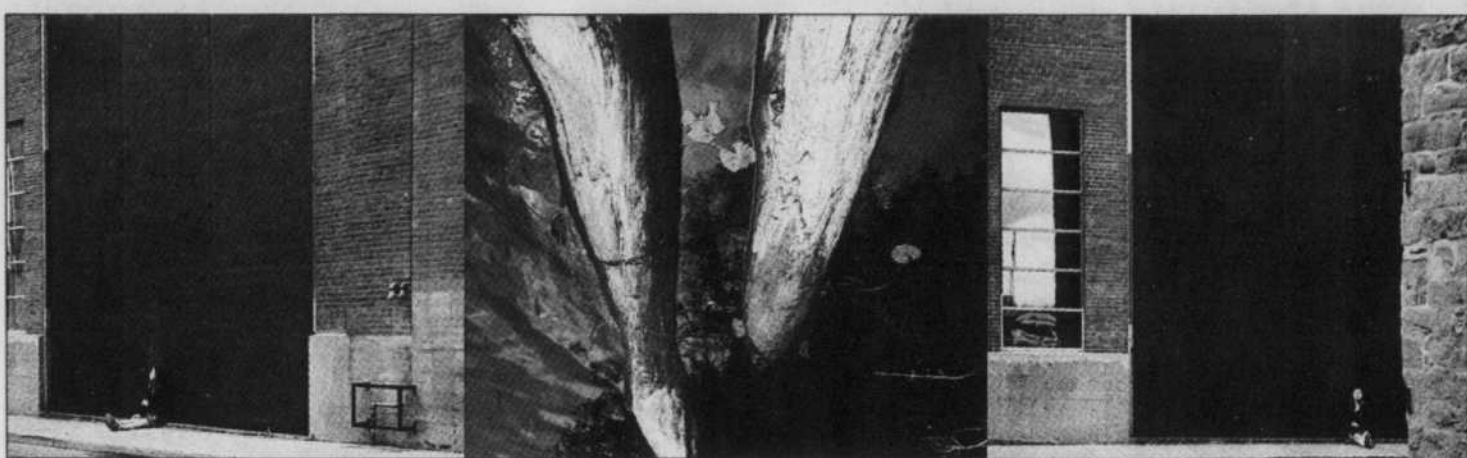
Lynne Cohen et Denis Farley ont ensemble envoyé leurs frusques à nettoyer au Parisian Laundry. Cette rencontre teinturière nous fait voir deux visions à la fois proches et décalées de l'environnement contemporain. Lynne Cohen est célèbre à l'étranger pour ses photos de lieux anonymes et déserts. Cliniques, aseptisés, ces décors inhabités semblent au départ aliénants. Farley, pour sa part, par-delà la banalité qui les accapare, cerne dans ses images à plusieurs volets ce qui resurgit de l'esprit des lieux qu'il capte: une conscience écologiste inattendue.

Aux yeux du commissaire de l'exposition Jean-François Bélisle, le rassemblement de ces deux artistes s'imposait. Cohen et Farley proposeraient au spectateur des «points d'accès» vers l'architecture qui nous entoure et que nous subissons le plus souvent sans trop en avoir le choix. À ce titre, chacun de ces artistes aurait bâti, avec ses œuvres, selon Jean-François Bélisle, de «véritables cités virtuelles». L'exposition propose ainsi, explique-t-il, «une fusion entre "Cohencity" et "Farleyville"».

Les photos de Lynne Cohen

privilégient un univers froid. Baisés de meubles démodés, ce sont très souvent des lieux de passage entre espace public et espace privé, comme ces halls d'entrée de conciergeries québécoises des années 50. Là, une entrée offre l'assemblage insolite d'un portemanteau et d'un tapis de laine tressée façon «campagne» sur un fond de panneaux en simili bois imitation chêne. Ailleurs, contre des panneaux réfléchissants, des plantes vertes s'étioient, comme affectées par l'aspect si artificiel du cadre ambiant. Dans ces inventaires d'objets saugrenus, l'aliénation transparait. Les lieux de rencontre paraissent si vides et si peu accueillants qu'ils semblent conçus avant tout pour décourager toute convivialité. Quelquefois son objectif est carrément ironique, comme lorsqu'elle nous donne à voir ces échantillons déjantés de brique artificielle, enchâssés dans d'étranges formes évoquant curieusement des attachés-cases ringards. Lynne Cohen aime les sanitaires, les laboratoires, les spa avec leurs connotations hygiéniques. C'est net. C'est propre. Cela brille. Dans ces lieux, les traces d'occupation sont escamotées. Autour de murs glacés de céramiques blanches, une piscine est impenétrable, clôturée de poteaux d'alu brossé.

Les photos de Lynne Cohen privilégient «l'habitat», le contenant architectural au détriment de «l'habité», tandis que la plupart des références à l'usager sont évacuées. Pourtant, tout à coup, certains détails, en raison même de leur incongruité, humanisent ces lieux si froids et à

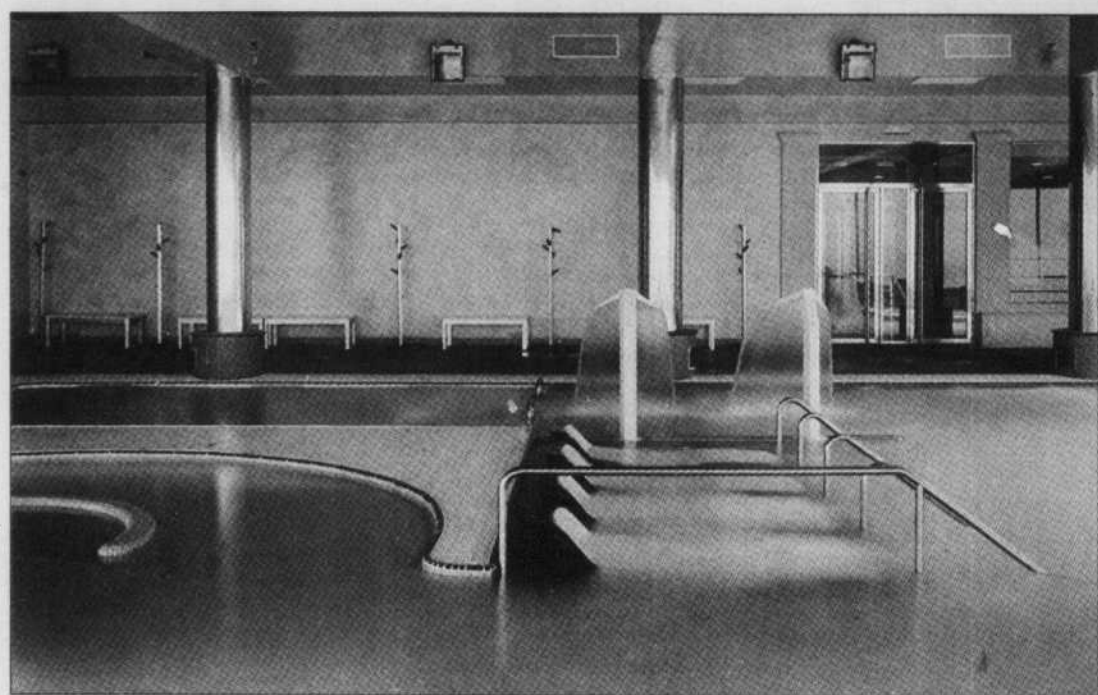


Discreet, de Denis Farley

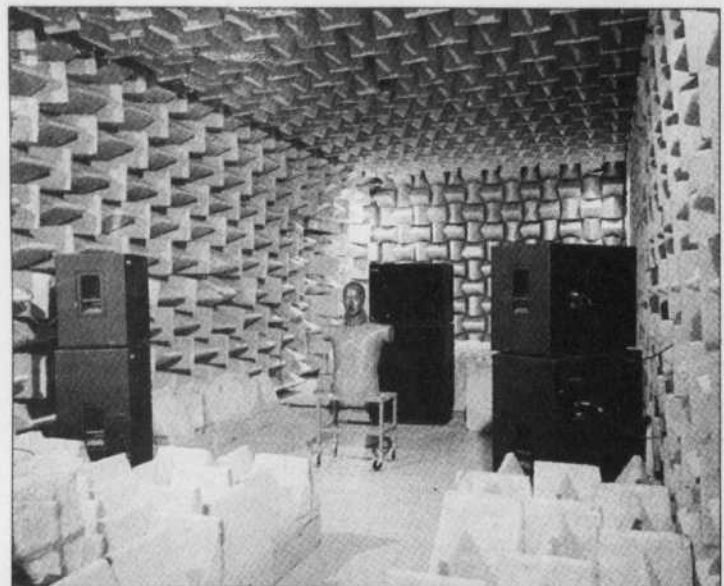
ce titre nous happent. On se met alors à les regarder d'un œil nouveau initiant à partir du degré zéro une forme d'appropriation plus reconfortante.

Déplacements

Ce cauchemar climatisé, Farley, dans ses vues de «complexes» administratifs ou de tours à bureaux également «banals à en pleurer», comme le chante Edith Piaf, le «persille» d'un peu de vert, couleur de l'espoir, quand ce ne sont pas des traces du paysage où enfin on peut respirer. Un ciel étoilé se juxtapose aux images de verre et de métal d'un mur-écran. Au sein de l'un de ses polyptyques, une photographie montre le tronç d'un bouleau qui flotte à la dérive, intercalée entre d'autres photos de salles bétonnées ou plastifiées. Par-delà la tyrannie de l'angle droit et du volume brutaliste, des bourgeons en gros plan se font réseau organique à côté de l'assemblage oppressant des pavés de verre d'un mur extérieur. Tout à coup, on aperçoit dans ces immeubles la présence minuscule d'un être humain qui semble être là sans raison. Ces *Déplacements* — titres de la majorité de ses œuvres — se font chocs ou tensions. Aux environnements construits anonymes, au poids du verre et du béton se juxtaposent, fantomatiques, les références à une «nature natu-



Spa, de Lynne Cohen



Laboratory, de Lynne Cohen

SOURCE PARISIAN LAUNDRY

rante» qui foisonne, palpite et transporte avec elle l'évidence d'un désir de s'évader ou de retourner aux éléments originels, à des sensations premières, en refaisant à l'envers le puzzle morcelé que nous propose l'artiste. Car pour sûr ici, comme le disait Rimbaud, «la vraie vie est ailleurs»!

Collaborateur du Devoir

CONSERVATOIRE

> de musique de Montréal

> Demande d'admission
Année scolaire 2007-2008Date limite
1^{er} mars 2007

Spécialités offertes

Profil Interprétation
Alto, basson, chant, clarinette, clavier, contrebasse, cor, direction d'orchestre, flûte, guitare, harpe, hautbois, orgue, percussions, piano, saxophone, trombone, trompette, tuba, violon, violoncelle.

Profil Composition
Composition, composition électroacoustique, écriture.

Pour information :
4750, avenue Henri-Julien
Montréal H2T 2C8
Tél. : (514) 873-4031
cmm@mcc.gouv.qc.ca

www.conservatoire.gouv.qc.ca/montreal

Conservatoire
de musique
et d'art dramatique

Québec

Photo : Louise Leblanc

LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE

HAYDN
LES SYMPHONIES
«LE MATIN» | «LE MIDI» | «LE SOIR»

BERNARD LABADIE, chef

Des œuvres fascinantes qui marquent la naissance de la symphonie moderne.
Également au programme, la Symphonie n° 26 «Lamentation».

4 FÉVRIER 2007 — 20H
SALLE POLLACK — UNIVERSITÉ MCGILL
844-2172 ou sans frais 1 866 844-2172

PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL
MONTREAL'S SEASON PARTNER

SSQ Groupe financier

Québec

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir le samedi

LE DEVOIR

Musique
de chambre
Allegra
Chamber
Music26^e saison

flûte & piccolo
Timothy Hutchins
Amy Lin
hautbois
Theodore Baskin
Heather Peyton
clarinette
Robert Crowley
Thomas Evans
basson
Stéphane Lévesque
Michael Siu
par
John Zirbel
Louis-Pierre Bergeron

œuvres de Janáček, Hindemith, Ligeti & Enescu

jeudi 8 février, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill
Entrée libre
www.allegrachambermusic.comMINMI | Montréal/
Nouvelles
MusiquesFestival international
24 février/8 mars 2007
www.festivalmnm.ca

6^e Festival Les Filles électriques présentent

Voix d'Amérique
spoken word

Délire et impertinence
à La Sala Rossa!!!

Lundi 5 février — 20h30 — 12\$
Hallahou

La poésie iconoclaste de la maison d'édition le Quartanier lue, performée, trafiquée, projetée + deux poètes français invités: Thomas Braichet + Julien d'Abriçon

Vendredi 9 février — 20h30 — 17\$
Body and Soul 4 + party de clôture

Ludiques, délinquantes, irrévérencieuses, audacieuses, les filles (électriques) sont à l'honneur.
Les Moqueffes Coqueffes + Women With Kitchen Appliances + Giselle Numba One + D. Kimm...
Après? C'est le party et les filles sont DJ!!

Billets: Casa del Popolo (4873, boul Saint-Laurent) + durant le FVA, à La Sala Rossa

La Sala Rossa
4848, boul Saint-Laurent

www.fva.ca info 514-495-1515

LE DEVOIR

CULTURE

JAZZ

La réinsertion de Coleman Hawkins par Bennie Wallace

SERGE TRUFFAUT

Il y a une trentaine d'années, Tommy Flanagan, pianiste des élégances, et Bennie Wallace, saxophoniste au long cours, avaient publié presque simultanément des albums consacrés aux grandes œuvres du capitaine Monk, alors toujours de ce monde.

Produits par Enja, label allemand qui cultive la qualité avec méticulosité, ces deux disques sont à l'origine d'un phénomène dont l'ampleur va toujours grandissant. De quoi s'agit-il? Les albums sont faits uniquement des compositions de Monk, l'homme qui au cours des dix dernières années de sa vie raconta des légendes à ses amis les chats de l'autre côté de la Hudson River. Soit face à Manhattan.

Aujourd'hui, Wallace se signale à nous en proposant une galette de plastique qui se conjugue du début à la fin avec les fins travaux portant l'empreinte de Coleman Hawkins. Lorsqu'on a eu le résultat en main, on s'est dit, bêtement d'ailleurs: comment se fait-il que personne n'y ait pensé avant?

Car la dernière exploration musicale de Wallace se distingue énormément des publications récentes comme actuelles. Baptisée *Disorder At The Border. The Music of Coleman Hawkins*, cette aventure, on le répète, tranche passablement avec le reste. Elle se détache d'un lot trop encombré par ces productions aussi fades que vides

de sens, ou plus exactement sans vie, sans étincelle.

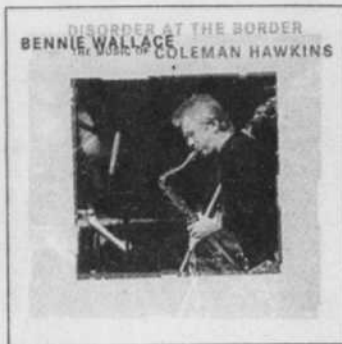
Si elle n'est pas encore historique, l'aventure relève quelque peu du manifeste. Ce n'est pas que Wallace soit un militant, mais... son disque vient à point. Sans qu'il en ait eu la volonté, le saxophoniste originaire du Tennessee met le doigt sur le bobo. Le gros bobo de notre époque. On s'explique.

Depuis plusieurs années maintenant, les souffleurs de la nouvelle génération privilégient un peu trop le contenu aux dépens de l'enveloppe. Tous sont d'extraordinaires techniciens, des lecteurs hors pair, mais de piètres sculpteurs. Or au saxo, surtout le ténor, le son, c'est tout.

En rendant hommage à Coleman Hawkins, Wallace rend hommage en fait à l'inventeur de l'instrument. Bon, on sait qu'en réalité c'est le Belge Adolphe Sax qui a fait les coutures et les soudures pour accoucher de ce drôle d'engin. Reste que, pendant près d'un siècle, les compositeurs et musiciens le regardaient, le saxo, avec distance, car ils étaient intrigués.

Gustav Mahler mis à part, ils ne savaient pas trop quoi en faire jusqu'à ce que Hawkins s'en empare et mette en lumière toutes ses possibilités en s'appuyant sur le son. C'est grâce à lui d'abord, et à Lester Young ensuite, que le saxo est devenu l'instrument le plus proche de la voix humaine.

Pour saluer le centième anni-



versaire de Hawkins, Wallace a donc eu l'intelligence de s'entourer de fines lames, qui plus est réputées pour être des modernes. À la trompette, on retrouve Terrell Stafford, au saxo alto il y a Jesse Davis, à l'autre alto il y a Brad Leali, au baryton (yes!) on retrouve Adam Schroeder, au piano il y a Donald Vega, à la contrebasse il y a Danton — quel prénom! — Doller, à la batterie il y a Alvin Queen, et au...

Et au trombone, il y a l'immense Ray Anderson. Que ce dernier ait convenu de répondre à l'appel de Wallace en dit long sur la pertinence de l'aventure. En soi, la présence d'Anderson est un gage de qualité.

Toujours est-il que ces neuf bonshommes ont pris un jour la route de Berlin pour se produire dans le cadre du festival de jazz. De leur prestation, ils ont retenu six morceaux célébrés par Hawkins ou associés à sa personne. Le pro-

gramme? *Disorder At The Border, La Rosita, Bean And The Boys, Honeysuckle Rose, Body And Soul et Joshua Fit The Battle of Jericho.*

De leur interprétation, on retient d'abord les longueurs. Le morceau le plus bref totalise près de neuf minutes, le plus long dépasse les seize minutes. Autrement dit, jamais ils n'ont fait dans le minimalisme. Tout le temps, ils prennent le temps. Le temps de bien introduire le morceau, le temps de bien capter l'attention de l'auditeur pour ensuite développer les beautés jusque-là cachées de *Body And Soul*, de *La Rosita* et d'autres pièces.

Cet album est d'autant plus réjouissant que tout est pratiquement parfait. Du choix du sujet à sa déclinaison. Bennie Wallace est l'opposé du deux de pique.

◆ ◆ ◆
Dans le dernier numéro de *Jazz Magazine* consacré aux chanteuses et à certains chanteurs, on a retenu ce propos d'Archie Shepp lors d'un débat portant sur l'enseignement du jazz: «*Chez moi, 20 % des Noirs sont en prison! Ils ne vont pas apprendre la musique comme Lionel Hampton ou Johnny Griffin, ils ne vont pas rencontrer ces gens-là. A présent, le jazz correspond à la classe moyenne. Il faut qu'on trouve le moyen de faire tomber cette barrière. En cela, l'éducation doit jouer un rôle important.*»

Le Devoir

CINÉMA

Le plaisir d'avoir plusieurs vies

Isabelle Carré parle de *Cœurs* et de son métier de comédienne

MARTIN BILODEAU

À 35 ans, elle a déjà une quarantaine de rôles à son actif. Depuis une quinzaine d'années, les cinéastes français, hommes (Bertrand Tavernier, Cédric Kahn, Philippe Harel) et femmes (Anne Fontaine, Noémie Lvovsky, Zabou Breitman) à parts presque égales, la réinventent et cultivent dans leur lumière sa part d'ombre. Alain Resnais n'a pas résisté, lui qui dans *Cœurs*, à l'affiche depuis hier au Québec, a demandé à Isabelle Carré de pénétrer dans le cercle intime de sa petite famille d'acteurs formée des Sabine Azéma, Pierre Arditi et André Dussollier.

Son rôle? Gaëlle, une jeune Parisienne douce et timide qui rêve de l'amour et prend la quête de l'âme sœur très au sérieux. Au point de placer une petite annonce, avec tous les désagréments que ça suppose. Le cœur sur la main et des étoiles dans les yeux, Gaëlle est tout le contraire de son grand frère (Dussollier), qui se consume en silence pour une collègue de travail (Azéma). On doit au tandem Carré-Dussollier la scène la plus drôle de cette tragédie au noyau amer: celle où, rentrant d'un désastreux *blind date*, la jeune femme surprend son aîné en train de regarder un film, disons, compromettant.



SOURCE CRISTAL FILMS
Isabelle Carré dans *Cœurs*, d'Alain Resnais

«*Je voulais que sa réaction soit très forte*, raconte la comédienne rencontrée à Paris en janvier. *Dans son regard, au cours de cette scène, toutes ses idées noires sur l'amour remontaient.*» La scène, dit-elle, a été longuement mûrie, réfléchie avec Alain Resnais, qu'elle admirait avant de travailler avec lui, qu'elle admire encore plus maintenant qu'elle a goûté à son cinéma de l'intérieur. «*Resnais vous met tout de suite à l'aise en vous livrant ses propres doutes. Parce qu'il en a. Il se dit lui-même intimidé par vous. À notre premier rendez-vous, j'étais dans un état d'émotion immense. C'était comme un rêve. J'avais dans la tête Mélo, L'Amour à mort, Hiroshima mon amour.*» Peu à peu, les choses se sont placées, une familiarité, sinon une amitié, s'est installée et le regard de la muse sur le maître a gagné en perspective: «*Auprès de lui, on a la conscience de participer à une démarche admirable, sur le plan artistique et sur le plan de la pensée. Resnais vous donne accès à une autre dimension.*»

Choisir ses films, non ses rôles

La préparation de son rôle dans *Cœurs* a été radicalement différente de celle de ses rôles antérieurs: trois semaines de répétitions, une biographie imaginaire du personnage à intégrer aux gestes, à la voix, aux sentiments, puis une série d'entretiens en tête à tête avec le cinéaste, pour discuter du personnage. «*Cette façon de travailler rappelle inévitablement le théâtre*», dit celle qui, parallèlement à sa carrière au cinéma, continue de s'épanouir sur scène. «*Dans le jeu toutefois, Resnais n'a pas envie que ça soit théâtral. Il avait envie que ça soit le plus simple, le plus naturel, le plus profond possible. Paradoxalement, en rentrant chez moi le soir, je n'avais pas du tout l'impression d'avoir joué, ou d'avoir suffisamment transpiré. Peut-être était-ce parce que le plus gros du travail avait été fait en répétition.*» C'est là le choc qui guette les néophytes de la méthode Resnais, laquelle consiste à faire sentir aux acteurs ce que sentent les personnages, a priori sans le leur dire. «*Ça m'a rassurée quand il m'a avoué que les personnages avaient tous en commun cette acuité, cette conscience qu'ils auraient pu mieux faire.*»

Un sentiment que semble partager Isabelle Carré. Cette actrice exemplaire, qui a décidé de son avenir en voyant Romy Schneider au petit écran et qui aujourd'hui débordait d'admiration pour l'actrice canadienne Sarah Polley, a pourtant tenu des rôles majeurs, dans des films inoubliables. On n'a qu'à penser à la jeune femme atteinte de la maladie d'Alzheimer dans *Se souvenir des belles choses* (qui lui a valu le César de la meilleure actrice). Ou à l'agent d'assurances fascinée par un mystérieux vétérinaire dans *Entre ses mains*. Sans oublier la maîtresse d'un homme marié dans le film-*pari La Femme défendue*, où elle avait pour partenaire de jeu la caméra subjective de Philippe Harel. Les choix d'Isabelle Carré sont exigeants et irréprochables. Enfin, vus d'ici, où un film français sur cinq nous parvient. Car la principale intéressée ne dresse pas le même bilan, se reconnaît plusieurs faux pas, ainsi qu'un film alimentaire «*pour pouvoir payer des vacances à ma maman*».

Du reste, Isabelle Carré vous dira qu'elle ne choisit pas les rôles. Elle choisit les films. Ou plutôt les univers, les aventures. À ses yeux, la perspective de découvrir le dédale des orphelins au Cambodge (dans *Holy Lola*, de Bertrand Tavernier) était plus forte que le personnage lui-même, pourtant fort beau, qu'elle a interprété avec justesse et retenue. «*J'aime découvrir des univers auxquels je n'ai pas accès normalement. C'est comme avoir plusieurs vies*», affirme celle qui se décrit comme une «*solitaire socialisée*».

Collaborateur du Devoir

PRIX OPUS

An 10 - 05/06

Le Conseil québécois de la musique félicite les lauréats des prix Opus 2005-2006

Concert de l'année - Montréal

(prix accompagné d'une bourse de 3000 \$ du Conseil des arts de Montréal)

Les plaisirs champêtres, Ensemble Arion
24, 25 et 26 mars 2006

Concert de l'année - Québec

Requiem pour un Président, Orchestre symphonique de Québec
22 mars 2006

Concert de l'année - Régions

Les 10 ans de la Salle François-Bernier : concert d'ouverture, Le Domaine Forget
23 juin 2006

Concert de l'année - Musiques médiévale, de la Renaissance, baroque

Les plaisirs champêtres, Ensemble Arion
24, 25 et 26 mars 2006

Concert de l'année - Musiques classique, romantique, postromantique, impressionniste

Mahler Grandiose, Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
30 septembre 2005

Concert de l'année - Musiques moderne, contemporaine

Le mythe de Sisyphe, Société de musique contemporaine du Québec
12 octobre 2005

Concert de l'année - Musiques actuelle, électroacoustique

Akousma (2) - Pierre Alexandre Tremblay : Alter ego, Réseaux des arts médiatiques
9 décembre 2005

Concert de l'année - Jazz, musiques du monde

Christine Jensen Big Band, Effendi Records
22 mars 2006

Production de l'année - Jeune public

(prix accompagné d'une bourse de 5000 \$ du ministère de la Culture et des Communications du Québec)

RocambUZZlesque! L'histoire de la musique, Buzz cuivres farfelus
3, 10, 17, 24, 28 et 31 mars 2006

Disque de l'année - Musiques médiévale, de la Renaissance, baroque

Biber et ses contemporains : Mensa Sonora, Sophie Gent, violon, Ensemble Masques, Olivier Fortin, direction
Analekta

Disque de l'année - Musiques classique, romantique, postromantique, impressionniste

Henri-Joseph Rigel : Quatuors dialogués, œuvre X, Quatuor Franz Joseph
Atma Classique

Disque de l'année - Musiques moderne, contemporaine

Autour de Chostakovitch, Serhiy Salov, piano, Orchestre de chambre I Musici de Montréal, Yuli Turovsky, direction
Analekta

Disque de l'année - Jazz, musiques du monde

Breath, Steve Amirault
Effendi Records

Création de l'année

Trans/Fusion, Geof Holbrook, compositeur, Société de musique contemporaine du Québec - Kontakte
15 novembre 2005

Article de l'année

François de Médicis, Darius Milhaud and the debate on polytonality in the french press of the 1920s, Music & Letters
Oxford University Press, vol. 86, no 4, 2005

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

Québec
Conseil des arts et des lettres
Société de développement des entreprises culturelles
Ministère de la Culture et des Communications



Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

musicaction
Canada

galaxie

ESPACE MUSIQUE

LA SOURCE DES MUSIQUES HEBREWQUES DU QUÉBEC

LE DEVOIR

Université de Montréal

Librairie Monnet

La Scena Musicale

MIA RADIO

Cinéma



EX-CENTRIS
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

CŒURS
/ ALAIN RESNAIS

14h35 17h00 19h25
21h45

Encore Roméo et Juliette!

PARTITION

Réalisation et image: Vic Sarin.
Scénario: Vic Sarin et Patricia Finn. Avec Jimi Mistry, Kristin Kreuk, Neve Campbell, Jaffrey Madhur. Montage: Reginald Har-kema. Musique: Brian Tyler. Canada, 2007, 116 min.

ANDRÉ LAVOIE

Le départ parfois brutal des anciennes puissances coloniales en Asie comme en Afrique n'a pas toujours laissé la liberté et la paix comme cadeaux d'adieu aux peuples opprimés. La fin de la domination de l'Empire britannique en Inde allait ainsi provoquer bien des remous; en 1947, on favorise la séparation de l'Inde et du Pakistan, attisant la haine entre musulmans et sikhs. Vic Sarin, cinéaste canadien d'origine indienne (il est né au Cachemire en 1945), dépeint cette période de troubles et de haine dans *Partition*, à ce jour son film le plus ambitieux; sa feuille de route est plus imposante comme directeur photo (*Margaret's Museum, Dancing in the Dark*) qu'à titre de réalisateur (principalement à la télévision).

Partition n'a rien d'un cours d'histoire, ou si peu. On a même parfois le sentiment que le cadre historique s'efface trop vite au profit d'une romance à la *Roméo et Juliette*, alors que les deux principaux protagonistes sont d'abord séparés par leur appartenance religieuse. En route pour le Pakistan, Naseem (Kristin Kreuk), sa famille et d'autres musulmans sont attaqués par les hommes d'un village sikh. Gian (Jimi Mistry), un ancien soldat traumatisé par la guerre, ne participe pas au massacre mais recueille Naseem pour la protéger. Son geste frise l'inconscience suicidaire et, lorsqu'on découvre la fugitive, Gian réussit à contenir la colère des habitants, porté également par son amour pour elle. L'attraction est réciproque et se conclut par un heureux mariage.

Or Naseem espère toujours savoir si sa famille a survécu à l'attaque. Avec l'aide de Margaret (Neve Campbell), une amie de Gian d'origine anglaise toujours amoureuse de la culture indienne (et de Gian, mais la chose reste à un niveau anecdotique), Naseem retrouve leur trace au Pakistan et



Partition, de Vic Sarin, sent davantage l'eau de rose que le vitriol.

SOURCE FILMS SEVILLE

décide de leur rendre visite. Le voyage est périlleux, mais elle fait à Gian la promesse de revenir. Devant son absence prolongée, et un silence angoissant, Gian part à sa recherche.

Impossible de ne pas voir les nobles intentions de Vic Sarin dans *Partition*, et surtout avec quel soin il les enrobe. Le cinéaste

prêche évidemment la tolérance au-delà des barrières religieuses et culturelles, nous tendant un miroir sur les fanatismes qui marquent, parfois au fer rouge, le monde d'aujourd'hui. Ce discours apparaît pourtant convenu dans ce film qui sent davantage l'eau de rose que le vitriol. En habile maître de la lumière, et désireux

de plaire au plus grand nombre malgré un sujet en apparence aride, Vic Sarin filme cette région du monde (en partie recréée en studio) d'une manière si propre et si bellement folklorique qu'il en neutralise la misère et la violence. Du coup, il séduit, parfois, à défaut de convaincre et d'émouvoir. La distribution n'échappe pas

non plus à l'œil esthétisant du cinéaste, Jimi Mistry et Kristen Kreuk formant un couple de rêve qui jurerait moins sur une couverture de magazine que dans ce modeste village d'un exotisme particulièrement raffiné. Il faut toutefois reconnaître à Jimi Mistry (si amusant en homosexuel tourmenté par l'esprit de Cary Grant dans

Touch of Pink) une force intérieure, et parfois purement physique, qui donne à *Partition* une certaine intensité. Mais sa présence ne sauve pas le film d'un académisme trop souvent présent dans le cinéma canadien-anglais, même lorsqu'il prend le vent du large.

Collaborateur du Devoir

Le montreur de l'errance à la Cinémathèque

Jusqu'au 14 février, la rétrospective du brillantissime cinéaste américain de la modernité: Gus Van Sant. À ne pas manquer!

ODILE TREMBLAY

Qu'il occupe une case à part dans la cinématographie américaine relève de l'évidence. Que cette case à part se double d'une cohérence de vision d'auteur ajoute aux mérites de Gus Van Sant: réalisateur, acteur, producteur, scénariste, monteur, chanteur inspiré et angossé de la contre-culture.

Révéléateur de talents, il eut le flair de donner la vedette à de grands interprètes dont l'étoile ne brillait pas encore de son plein éclat: de Matt Damon à Nicole Kidman, de Michael Pitt à Keanu Reeves, de River Phoenix à Matt Dillon, etc.

Gus Van Sant est issu du milieu de la peinture. La beauté de ses images et de ses cadrages témoigne d'un œil d'artiste qui s'unit à des dons de voyance.

Les années fleurs des protestations contre la guerre au Vietnam l'ont inspiré. Tout comme ses séjours en Europe, qui furent nombreux, ainsi que sa fréquentation du milieu underground californien. Il y acquit son blues et sa vision du monde, sensible, lucide et parfois désespérée, avec plongée dans les psychés de la marge. Fidèle à lui-même, même si les étapes de son parcours furent marquées par des ruptures de style, Gus Van Sant demeure le révélateur d'une modernité qu'il a radiographiée sur des thèmes en récurrence. La jeunesse inadaptée, en vaine quête d'une autre dimension, toujours fuyante, se voit servie en variations multiples.

Son premier long métrage, *Mala Noche* (1985), tourné avec trois sous, abordant la clandestinité et l'homosexualité, redistribué l'an dernier en Europe, a connu une seconde carrière. En 1989, *Drugstore Cowboy* était tiré de l'univers de William Burroughs, sur le milieu junkie, traçant les contours d'un monde d'errance: leitmotiv dans son œuvre.

De façon plus aiguë et plus magistrale, deux ans plus tard, il réali-

sa le désormais film-culte *My Own Private Idaho*, avec feu River Phoenix mais aussi Keanu Reeves et James Russo, mariant homosexualité, road-movie et narcolepsie dans un voyage à la fois intérieur et extérieur qui relevait de l'hypnose.

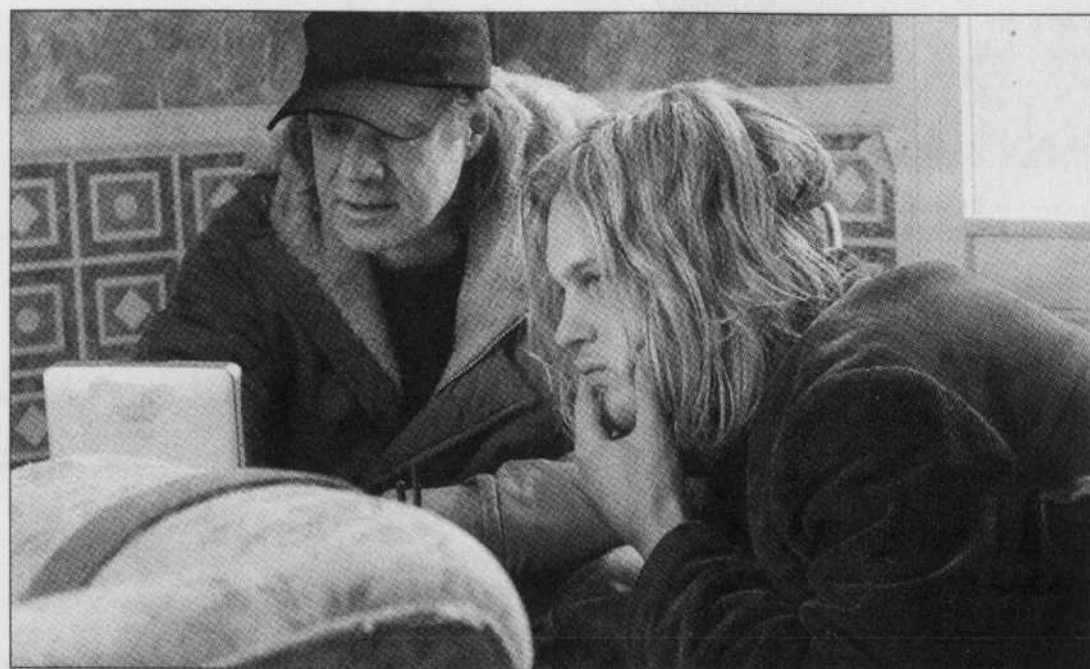
Une curiosité dans son parcours, mais aussi un coup de chapeau au maître admiré: *Psycho* reprenait en 1998, plan par plan, le classique d'Alfred Hitchcock; étrange expérience: hommage et superposition d'époques enrôlées autour du chef-d'œuvre de 1960.

En 1995, Gus Van Sant y allait d'une féroce satire rose bonbon d'une époque d'ambition et d'image à travers *To Die For*, dans lequel Nicole Kidman incarnait une femme sans scrupules aspirée par son rêve de petit écran. À revoir aussi: le complexe (mais plus classique) *Good Will Hunting* (1997), à la distribution sans faille. Matt Damon, Ben Affleck et Robin Williams s'affrontaient dans une étude psychologique en vril sur un jeune génie en mathématiques dont le destin basculait.

Bien sûr, Van Sant demeure avant tout pour plusieurs le cinéaste d'*Elephant*, Palme d'or 2003 à Cannes, une fascinante pénétration du drame de Columbine, massacre dans une école par des ados, reconstitué ou réinventé, dans la banalité de l'horreur, en un jour ensoleillé. Dans la même lignée, il nous avait offert *Gerry*, errance silencieuse dans le désert californien (2002). Puis l'extraordinaire *Last Days* en 2005, à partir du destin tragique du musicien Kurt Cobain, encore là épousé de l'intérieur, pas à pas, vers la mort qui rôde, à travers le délire mental de celui qui s'est perdu dans son propre labyrinthe (remarquable Michael Pitt).

Cette programmation compte également le film *Elephant* du Britannique Allan Clarke, qui influence l'œuvre du même nom de Gus Van Sant et s'offre ici en contrepoint.

Le Devoir



Le réalisateur Gus Van Sant et le comédien Michael Pitt dans *Last Days*.

SOURCE NEW LINE CINEMA

(GAGNANT)
Meilleur Documentaire • European Film Awards
★★★★
LA PRESSE
LE GRAND SILENCE
DE JEAN-PIERRE LÉONARD
métrropole
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE
v. o. française et latine avec sous-titres anglais
CINÉMA FORTUNE
PARISIEN
EX-CENTRIS
MAISON DU CINÉMA
SHERBROOKE
CINÉMA
LE CLAP

CINÉMA
SEMAINE DU 3 AU 9 FÉVRIER 2007
Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 4 à 6
La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 13
dans L'AGENDA culturel

PALMARÈS
DVD
ARCHAMBAULT
QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes:
Du 23 au 29 janvier 2007

FILM/TÉLÉSÉRIE

- 1 LE GARDIEN
- 2 SAW III
- 3 PASSE-PARTOUT
- 4 BON COP, BAD COP
- 5 THE ILLUSIONIST
- 6 JAMES BOND
Ultimate Collection 1
- 7 24
Season 6 (Episode 1-4)
- 8 ROBIN HOOD:
MEN IN THIGHTS
STEP UP
- 9 MINUIT, LE SOIR
Saison 2

VARIÉTÉS

- 1 NATHALIE LAMBERT
Cardio Latino
- 2 PILATES
Abdos de fer
- 3 AN INCONVENIENT TRUTH
- 4 DIEUX DU STADE
Making Of
- 5 ROBIN ROY
Boot Camp 2
- 6 LOUIS-JOSÉ HOUE
À l'Olympia de Montréal
- 7 GRÉGORI CHARLES
Noir et blanc
- 8 NICOLE BORDELEAU
Le yoga pour tous
- 9 LES NORDIQUES
- 10 PINK FLOYD
P.U.L.S.E.

Cinéma



Sabine Azéma et Pierre Arditi dans *Cœurs*, d'Alain Resnais.

SOURCE CHRISTAL FILMS

Une œuvre d'une rare poésie

CŒURS

Réalisation: Alain Resnais. D'après la pièce d'Alan Ayckbourn. Adaptation et dialogues: Jean-Michel Ribes. Avec Sabine Azéma, Isabelle Carré, Laura Morante, Pierre Arditi, André Dussollier, Lambert Wilson, Claude Rich. Image: Eric Gautier. Montage: Hervé de Luze. Musique: Mark Snow.

ODILE TREMBLAY

Décidément, Alain Resnais, qui se bonifie et rajeunit, n'a du patriarcat que le nombre des années. Ce cinéaste unique en son genre garde une griffe sans cesse identifiable, même s'il confie à d'autres l'écriture de ses scénarios, tirés souvent du théâtre, apportant à ses films cette distanciation brechtienne qui fait sa marque.

Avec sa famille d'acteurs consacrée: Sabine Azéma, Pierre Arditi, Lambert Wilson, André Dussollier, auxquels s'ajoutent avec bonheur Laura Morante et Isabelle Carré (solitaire et éblouissante), Resnais adapte à travers *Cœurs* une pièce d'Alan Ayckbourn, comme il l'avait fait pour *Smoking/No Smoking*, avec une apparente légèreté recouvrant la gravité de ces destins malheureux. Le résultat est une œuvre d'une rare poésie, pétrie d'humour et de détresse, avec une mise en

scène fluide où la neige sur Paris en rideau de scène s'offre un goût de cendre.

Entre l'agent immobilier (Dussollier) manipulé par sa collègue bigote à la double nature (Sabine Azéma), l'officier dégoûté par l'armée qui se noie dans l'alcool (Lambert Wilson), le serveur de bar raté (Arditi) flanqué d'un père impossible, la jeune femme qui cherche l'âme sœur sur Internet (Isabelle Carré) et la femme déçue par son conjoint (Morante), un point commun: cette quête d'un ailleurs meilleur, qui leur file entre les doigts.

Par-delà les destins croisés mis en scène, *Cœurs* est une œuvre qui s'exprime à travers des signes. Des signes qui reposent sur des conventions théâtrales. Car l'art de la scène n'est jamais loin de cet univers. Aucun extérieur, si ce n'est par la fenêtre fermée. Les huis clos sont autant de décors successifs. Vases communicants à travers leurs brèches.

La neige est un personnage important de *Cœurs*, s'écoulant entre chaque scène comme un rideau fluide. La multiplication des cloisons, des écrans, procédé utilisé comme espace de substitution ou

d'éloignement, sert la mise en scène, dont Resnais tire les ficelles avec l'art consommé d'un grand marionnettiste, alors que les flocons tourbillonnent dans le ciel de Paris.

La solitude de chaque personnage est absolue dans ce film sur l'incommunicabilité, où les gens se frôlent, cherchent vainement le bonheur, se manquent, se mentent. Ils cachent aussi, derrière leur façade, des pans d'ombre, dont le spectateur n'aura pas toujours la clé. C'est ce qui rend *Cœurs* si fascinant.

Les personnages principaux tentent de modifier leur destin, à part la fausse grenouille de bénitier incarnée par Sabine Azéma, figure volontairement artificielle qui s'enroule sur elle-même. Le jeu de cette actrice, toujours décalé, fait plus contraste que d'habitude avec celui de ses partenaires, particulièrement celui de Pierre Arditi, tout en profondeur, en regrets de vie gâchée et en mélancolie. Mais ce personnage de Sabine Azéma, au gouffre insondable, se retrouve justement au centre du mobile qui bouge. Elle dupe des êtres qui ne veulent pas s'y retrouver de toute façon, derrière leurs faux-semblants, leurs paravents, leurs voiles de neige appelés à les recouvrir jusqu'au néant.

Le Devoir



SOURCE CHRISTAL FILMS

Cœurs: la solitude de chaque personnage est absolue dans ce film sur l'incommunicabilité.

La marche à l'idole

EMMENEZ-MOI

Réalisation et scénario: Edmond Bessimon. Avec Gérard Darmon, Zinedine Soualem, Damien Jouillerot, Lucien Jean-Baptiste. Image: Dominique Le Rigoleur. Montage: Elisabeth Paquette. France, 2005, 98 min.

ANDRÉ LAVOIE

Voilà une dévotion que bien des Québécois pourront comprendre dans *Emmenez-moi*, le premier long métrage d'Edmond Bessimon. Jean-Claude (Gérard Darmon) voue un culte fervent à Charles Aznavour, qui est à la fois son chanteur préféré, son motivateur, sa source d'inspiration, son modèle. En fait, il s'agit de la seule personne qui puisse illuminer son existence de chômeur, d'alcoolique et de père à temps partiel, puisqu'il élève, comme il peut, son neveu Benoît (Damien Jouillerot), dont les parents sont morts dans un accident de voiture. Mais pour Jean-Claude, l'heure n'est plus à l'admiration béate: il décide d'entreprendre un pèlerinage qui, de Roubaix, une petite ville industrielle du nord de la France, va le mener jusqu'à Paris, le Palais des congrès devenant l'arrêt ultime, le lieu de la communion avec son idole. Mais c'est pour lui remettre son message d'amour en main propre que Jean-Claude décide d'user ses souliers...

Qui dit pèlerinage dit bien sûr simplicité et dénuement. Edmond Bessimon utilise à son avantage ses modestes moyens avec le subterfuge, toujours efficace, du faux documentaire; Benoît, l'œil vissé à sa caméra, devient le témoin de ce voyage. Tout le film est donc soumis à ce point de vue un peu restrictif, et il ne se déplace qu'en de rares occasions: lorsque Jean-Claude se transforme en crooner, quittant sa grisaille pour un glamour au kitsch aveuglant, et quand des «pèlerins» accaparent la caméra de l'adolescent. Car deux autres paumés se joindront à eux, Boris (Zinedine Soualem), un éboueur pas très fûté, et Arsène (Lucien Jean-Baptiste), un chômeur rêvant de retrouver sa famille aux Antilles.

Emmenez-moi joue avec franchise (et insistance) la carte de la nostalgie et surtout celle d'une certaine chanson française au goût un peu suranné dont la pérennité semble assurée. À cet attendrissement pour une de ses plus illustres figures — à vous de voir s'ils atteindront leur but — s'ajoute ce que l'actrice Sandrine Kiberlain fredonne si bien: «*Manquait plus qu'ça...*» En effet, grâce à son statut d'acteur bien plus qu'à son filet de voix, Gérard Darmon pousse à son tour la chansonnette, une mode qui n'en finit plus de renaître dans le cinéma français, où on n'est pas très exigeant côté vocalises et harmonies.

Les interprétations clownesques de *Mourir d'aimer*, de *La Mamma* ou encore de *Comme ils disent* (celle-ci provoque d'ailleurs un des moments les plus hilarants du film, Jean-Claude refusant de croire que la chanson puisse causer d'homosexualité...) livrées par Darmon ponctuent une intrigue oscillant entre le burlesque et le drame social, où certaines révélations arrivent parfois avec fracas, rompant ainsi la monotonie de cette longue marche vers Aznavour. Et le scénariste réussit à accélérer le pas en provoquant un triste accident (avec les forces de l'ordre...) qui oblige les pèlerins à opter pour des transports plus rapides que la marche.

Même si les acteurs n'arrivent pas toujours à s'affranchir de leur carapace de caricature, surtout Zinedine Soualem dans le rôle ingrat du pauvre nigaud affublé d'une seule marotte, ce voyage en leur compagnie n'est jamais désagréable, même avec Gérard Darmon dont on se demande s'il joue ou s'il fait son éternel numéro de vieillesse. Avec ces gens que l'on dit sans histoires et ces paysages de France qui n'ont rien de très pittoresques, *Emmenez-moi* se présente comme une belle escapade en chansons sur la misère morale d'aujourd'hui aux sonorités d'un passé récent dont certains s'ennuient encore. Peut-être parce qu'à l'époque ils avaient 20 ans, qu'ils gaspillaient le temps et pouvaient l'arrêter...

Collaborateur du Devoir



SOURCE K FILMS

Emmenez-moi se présente comme une belle escapade en chansons sur la misère morale d'aujourd'hui.

LA CINÉ-CARTE DU PARC, 8 FILMS POUR 40\$ MA MEILLEURE CARTE DE CINÉMA

LE LABYRINTHE DE PAN (v. o. espagnole avec s.-t. français) à 14h45, 17h00, 19h15, 21h30 EN EXCLUSIVITÉ 6 NOMINATIONS AUX OSCARS DONT MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

LETTERS FROM IWO JIMA (avec s.-t. anglais) à 13h00, 15h40, 18h15, 21h00 EN EXCLUSIVITÉ 4 NOMINATIONS AUX OSCARS DONT MEILLEUR FILM ET MEILLEURE RÉALISATION

BABEL (avec s.-t. français) à 13h15, 18h30 (avec s.-t. anglais) à 18h05, 21h15 7 NOMINATIONS AUX OSCARS DONT MEILLEUR FILM ET MEILLEURE RÉALISATION

3575, avenue du Parc • (514) 281-1900
www.cinemaduparc.com

RICHARD GRANDPIÈRE présente

CLAUDE PERRON ALBERT DUPONTÉ NICOLAS MARIE

«VENEZ GOÛTER AUX DÉLICIEUX DÉLIRES D'ENFERMÉS DEHORS... UNE ŒUVRE ICONOCLASTE, FOISONNANTE, DÉLIRANTE, CARTOONESQUE ET TENDRE À LA FOIS...» M. AUGENDRE - ICI

«...UN PRODUIT DÉRIVÉ D'AMÉLIE POULAIN, AVEC UN CÔTÉ TRASH SUPPLÉMENTAIRE.» D. TREMBLAY - LE DEVOIR

ENFERMÉS DEHORS
un film de Albert Duponté

«ÇA BOUGE CHEZ DUPONTÉ AVEC UNE FRÉNÉSIE RARE POUR UNE COMÉDIE FRANÇAISE» A. RICORD - LA PRESSE

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

COMPLEX DIVERTISSEMENT - MAISON DU CINÉMA - CINÉMA - CONSULTER LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

QUARTIER LATIN SHERBROOKE LE CLAP

SUR LA TRACE D'IGOR RIZZI
UN FILM DE NOËL MITRANI

«UNE PERLE SORTIE DE L'OMBRE» ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

«UN FILM ÉTONNANT» CHRISTIANE CHARETTE, RADIO-CANADA, PREMIÈRE CHAÎNE

SEMAINE DE LA CRITIQUE 2006

MEILLEUR PREMIER FILM CANADIEN 2006

3 ÉTOILES JOHN GREFF, THE MONTREAL GAZETTE

FESTIVAL DE VENISE FESTIVAL DE TORONTO

AVEC LAURENT LUCAS / PIERRE-LUC BRILLANT / ISABELLE BLAIS / EMMANUEL BILODEAU
IMAGE: CHRISTOPHE DEBRAIZE-BORS / SON: LOUIS PICHÉ / MONTAGE: DENIS PARROT
PRODUCTEUR EXÉCUTIF: PASCAL MAZDEN / PRODUCTION: SCÉNARIO & RÉALISATION: NOËL MITRANI
FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA 2006 / FESTIVAL DE BELLFORT 2006 / FESTIVAL DE THIBAUDVILLE 2006

PRODUIT AVEC LA PARTICIPATION FINANCIÈRE DE LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE DE DÉVELOPPEMENT DES ENTREPRISES CULTURELLES - QUÉBEC
PROGRAMME DES CRÉDITS D'IMPÔTS - QUÉBEC, PROGRAMME DES CRÉDITS D'IMPÔTS - CANADA, TÉLÉFILM CANADA

Atopia

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS EX-CENTRIS PARALLÈLES LE CLAP

EN NOMINATION AUX OSCARS
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

★ ★ ★ ★ ★

«C'EST TOUT SIMPLEMENT PASSIONNANT!»

«LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE.» DAVID THOMPSON, THE GUARDIAN

AVANT LA CHUTE DU MUR DE BERLIN, ILS ÉCOUTAIENT TOUT.

LA VIE DES AUTRES

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR FLORIAN HENCKEL VON DONNERSMARBK

metropole FEY

DÈS LE VENDREDI 9 FÉVRIER